

CAHIERS 145
METANOIA

145

Revue
Trimestrielle

CAHIERS
METANOIA

Rédaction
Administration

MARSANNE
26740

Tél : (33) 04.75.90.30.44
Fax : (33) 04.75.53.24.92

Association Métanoïa
Loi de 1901

Tirage : 12- 2011
26400 CREST

CAHIERS METANOÏA

SOMMAIRE

EDITORIAL 3

COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS

Logion 47 5

RECHERCHES

Karl RENZ (réunion de mai 2010, suite) 13
Croyance Information Gnose 26
Advaita Bodha Deepika 28

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

APHORISMES 30

BIBLIOGRAPHIE 33

POESIES 38

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association **Métanoïa** ; ils ne sont pas vendus au numéro.

Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association et de le retourner accompagné du montant de la cotisation à :

Association METANOIA - 26740 MARSANNE

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement *le trésor qui ne périt pas ?* (1og 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 Cahiers de l'année en cours. Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation la somme de 35 € par année commandée.

Les Cahiers des années de 1975 à 2011 sont disponibles, par année (3 ou 4 cahiers) : 35 €

Les frais de port seront indiqués ultérieurement en fonction du nombre de Cahiers et du lieu où les expédier.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui peut-être sans le savoir les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un membre de l'Association, nous adressons, contre 8 €. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci

EDITORIAL

APPROCHE DE LA NON-DUALITÉ

Le logion 47, nous fait prendre conscience des contradictions, des inconséquences et des conflits qui sont inhérents à celui qui vit en mode dualiste. Seule une approche de la non-dualité peut nous permettre de surmonter l'angoisse existentielle indissolublement liée à la personne.

Que l'enseignement de Jésus, à l'égal de celui du Védanta, soit non-duel, un certain nombre de logia l'attestent à l'évidence, encore faut-il être déjà engagé dans la voie de la gnose pour en être convaincu. L'observateur extérieur risque, en revanche, de ne voir dans les paroles de Jésus que propos contradictoires. Il ne pourra pas, cependant, ne pas remarquer que l'accent est mis sur le retour à l'Un. Il parlera alors, comme c'est déjà arrivé maintes fois, de monisme tout en voulant exprimer une idée d'appauvrissement et de restriction.

Il est bien évident que le gnostique ne saurait souscrire à ce point de vue « réductionniste ». En effet, Jésus invite ses disciples s'ils se sont interrogés sur leur origine, à répondre : *Nous sommes venus de la lumière, là où la lumière est née d'elle-même* (log. 50). La lumière, née d'elle-même, est issue de la possibilité infinie, laquelle est, suivant l'expression de Nisargadatta, au delà de l'Être et du non-Être. Jésus dit de lui-même : *Je suis la lumière qui est sur eux tous. Je suis le Tout. Le Tout est sorti de moi, le Tout est parvenu à moi* (log. 77). Comment ne pas rapprocher cette parole de cette autre du grand Maître védantin que nous venons de mentionner : *Je suis la lumière où apparaissent et disparaissent tous les rêves*.

Le disciple a la même origine que le Maître ; toutefois il ne le réalise pas encore. Les paroles de Jésus ont justement pour objet de lui faire prendre conscience de son identité véritable. Car le Maître veut faire du disciple, non pas un éternel second, mais son alter ego, à une condition seulement, c'est que celui-ci soit déterminé à s'engager dans l'aventure qu'il propose et à en payer le prix : *Celui qui boit à ma bouche sera comme moi ; moi aussi, je serai lui, et ce qui est caché lui sera révélé* (log. 108). Dans l'Évangile selon Thomas, Jésus annonce d'entrée de jeu que le disciple règnera sur le Tout (log 2), et à plusieurs reprises, il déclare que le monde ne sera pas digne de lui. Les cinq premiers logia révèlent, avec une économie de moyens extraordinaires, l'identité réelle du disciple et les moyens de parvenir à la réaliser ; ce qui permet de dire, croyons-nous, qu'aucun autre enseignement ne dévoile en si peu de paroles la Réalité ultime et n'annonce avec la même sobriété l'orientation et l'esprit dont doit faire preuve le chercheur.

Dans la suite des logia, les difficultés à surmonter sont signalées peu à peu, si bien que le disciple apprend à rendre à César (l'hylique) ce qui est à César, à Dieu (le psychique) ce qui est à Dieu et à Jésus (le pneumatique) ce qui lui revient.

Si le disciple accepte l'offre de Jésus, s'il prend à cœur la révélation inouïe contenue dans les logia 2 et 3, s'il y revient sans cesse, alors il rend son dû à l'Esprit, qui est sa Réalité ultime, comme elle est celle de Jésus le pneumatique.

Emile Gillibert

COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS

Logion 47

Jésus a dit :
Il n'est pas possible
qu'un homme monte deux chevaux,
qu'il bande deux arcs;
et il n'est pas possible
qu'un serviteur serve deux maîtres,
sinon il honorera l'un
et il outragera l'autre.
Jamais homme ne boit du vin vieux
et ne désire aussitôt boire du vin nouveau.
Et l'on ne verse pas du vin nouveau
dans de vieilles outres,
de peur qu'elles n'éclatent ;
et l'on ne verse pas du vin vieux
dans une outre neuve,
de peur qu'elle ne le gâte.
On ne coud pas une vieille pièce
à un vêtement neuf,
car cela se déchirerait.

Logion 47

Commentaire

Le logion 47 est dans la continuité du logion 46.

Au logion 46, Jésus interpelle les Juifs dont l'orgueil les conduit à tenter de « *surpasser Jean le Baptiste* » au risque de voir leurs « *yeux détruits* », et les invite, plutôt que d'être des guides de l'humanité, à se faire petits, à se faire humbles, à se faire pauvres en esprit.

Certains pourraient imaginer de pouvoir se faire petits, tout en restant fidèles à une religion qui les convainc qu'ils font partie d'un peuple élu ; certains pourraient envisager de « *connaître le Royaume* » tout en continuant à servir Yahvé.

Non, il n'est pas possible, à la fois, de se faire petit afin d'entrer en gnose, et de continuer à servir un Dieu qui exige de chacun, d'être un glorieux observant des rites et des préceptes d'une religion.

La gnose est une aventure intérieure qui se soucie peu de la conformité des actes à des prescriptions rituelles ou morales.

Pour ce qui est des rites, Jésus est très clair, il y revient à trois reprises, aux logia 6, 14 et 104.

Quand, à la question de ses disciples : « *Veux-tu que nous jeûnions ? Comment prierons-nous ? Comment donnerons-nous l'aumône ? Et qu'observerons-nous en matière de nourriture ?* », il répond : « *Ne dites pas de mensonges, et, ce que vous récusez, ne le faites pas* » (logion 6).

Quand il dit : « *Si vous jeûnez, vous causerez une faute à vous-mêmes, et, si vous priez, vous serez condamnés, et, si vous donnez l'aumône, vous ferez du mal à vos esprits* » (logion 14).

Quand à l'invitation de ses disciples : « *Viens, prions aujourd'hui et jeûnons* », il répond : « *Quelle faute ai-je donc commise et en quoi m'a-t-on soumis ?* ».

Pour ce qui est de la dévotion à la famille, si chère à toutes les religions, Jésus est aussi très clair, il y revient à quatre reprises, aux logia 55, 79, 99 et 101.

Il déclare ainsi : « *Celui qui ne récuse son père et sa mère ne pourra se faire mon disciple* » (logion 55) et, à nouveau, : « *Celui qui ne récuse son père et sa mère comme moi ne pourra se faire mon disciple* » (logion 101).

Quand une femme lui dit : « *Bienheureux le ventre qui t'a porté et les seins qui t'ont nourri !* », il répond : « *Bienheureux le ventre qui n'a pas conçu et les seins qui n'ont pas donné de lait !* » (logion 79).

Quand ses disciples lui disent : « *Tes frères et ta mère se tiennent dehors* », il leur répond : « *Ceux qui, en ces lieux, font le vouloir de mon Père, ce sont eux mes frères et ma mère* » (logion 99).

Être en gnose, c'est être en Jésus, sans intermédiaire, fût-il ce Dieu que les hommes se donnent. Jésus ne dit-il pas : « *Donnez à Dieu ce qui est à Dieu, et, ce qui est à moi, donnez-le moi* » (logion 100) ?

On ne peut « *servir deux maîtres* » à la fois : Dieu, une image produite par le mental des hommes, et Jésus, une incarnation du Soi.

Michel

Voici un logion qui nous offre un certain nombre de sentences et de réflexions relevant de l'évidence, du bon sens ou de l'expérience quotidienne.

A première vue, le commentaire paraît superflu. En revanche, si ces paroles ont pour objet de me montrer que la réalisation me place devant des choix de plus en plus impérieux et décisifs, alors le logion trouve toute sa justification parmi les autres logia.

Plus mon travail de recherche se poursuit, plus je me rends compte que je ne dois pas chercher la libération de mon être psychosomatique, mais que j'ai à me libérer de lui, à quitter cette entité illusoire pour trouver ma réalité intemporelle. Cette réalité, Jésus l'appelle souvent le Père auquel il s'identifie : *Le Père et moi, nous sommes un* (Jn 10. 30). Les paroles de Jésus me placent devant un choix, mais ce choix m'oblige à récuser la personne comme n'ayant pas qualité pour faire le choix. Seul l'être de mon identité réelle est habilité à choisir à la condition, bien sûr, que la personne ne fasse pas obstruction. Si elle consent à s'effacer, il n'y a même plus de choix tant l'évidence s'impose. Il n'y a plus qu'un cheval que je puisse monter, un arc avec lequel je puisse tirer, un maître que je sois appelé à servir ; même discernement pour le vin, pour le vêtement, c'est l'Un qui est l'objet de ma quête. Réalisant l'Un, j'embrasse la totalité, car l'Un c'est le Tout. Apparemment, j'ai pu avoir le sentiment de sacrifier quelque chose, mais l'Un ne tolère pas la dualité, il ramène tout à lui.

Emile



"*Je les ai trouvés tous ivres*" ... constate Jésus au logion 28. Faut-il s'étonner qu'ils voient double ?... Ils boivent le vin vieux et le vin nouveau sans discernement. Ils voient deux chevaux là où il n'y en a qu'un seul et veulent monter les deux à la fois. Ils chutent, le cul assis entre deux chaises. Ils veulent servir deux maîtres à la fois, alors qu'il n'y a qu'un seul maître. Comment pourraient-ils honorer l'un sans outrager l'autre ? Y a-t-il deux poids, deux mesures ? On ne peut compter sur ce monde car bâtir ici bas c'est bâtir sur du sable... On ne peut acheter le Royaume : "*Suis-je donc un partageur ?*" (log. 72). Qui n'est pas vigilant glisse sur la mauvaise pente. Qui veut faire l'ange fait la bête. Même les plus religieux ne peuvent assumer leurs contradictions :

*Si vous jeûnez,
vous causerez une faute à vous-mêmes,
et si vous priez,
vous serez condamnés,...*

(log. 14)

*Le yogi se grise dans sa méditation,
Et le pandit à lire les Puranas !
L'ascète se grise de son ascèse,
Le renonçant à cause de son ego !*

(Kabîr)

Dans le grand rêve de l'existence, je vais d'une image à l'autre, d'un reflet à l'autre. Comment vivre dans la dualité ? Nul ne peut embrasser les contradictions de ce monde car le monde se nourrit de la ronde des contraires. On ne peut servir deux maîtres à la fois de même que l'on ne peut concilier l'inconciliable. Comment choisir entre l'éphémère et l'éternel, entre le permanent et l'impermanent, entre le manifesté et le non manifesté ? Le mental inconstant erre en tous sens. A courir deux lièvres à la fois, on laisse s'échapper l'un et l'autre :

*Mais vous, vous êtes comme les juifs :
ils aiment l'arbre,
ils détestent son fruit ;
ils aiment le fruit,
ils détestent l'arbre.*

(log. 43)

*Ô mon mental, qu'as-tu donc obtenu
Avec ta folie des grandeurs ?
N'ayant pas su choisir,
Nous avons perdu Ram autant que Maya !*

(Kabîr)

Comment ai-je pu oublier que je suis l'Un originel ? Être le deux, c'est rester dans l'incertitude, c'est oublier ce que je suis avant le temps. Saisir le deux, c'est plonger dans l'angoisse de la multiplicité, c'est être divisé contre soi-même. Choisir le deux, c'est surimposer une image sur l'Un sans image, une forme sur l'Un sans forme. Croire à sa propre existence, c'est être idolâtre car c'est supposer l'existence d'un autre que Lui. Croire en la réalité du petit moi, c'est croire en un fantôme. Croire en l'ego, quelle impiété ! Croire en son moi, quelle drôle d'idée !

*Au temps où vous étiez Un,
vous avez fait le deux ;
mais alors, étant deux,
que ferez-vous ?*

(log. 11)

Le vêtement du Soi est sans couture. On ne peut le rapiécer de même qu'on ne peut rien rajouter à l'Un. L'évangile de Jésus est un car sa parole est celle de l'Un. On le reçoit ou on le rejette, mais on ne peut le concilier avec ce que précisément il récuse. L'évangile de Jésus est radicalement neuf. Il rompt avec les fables que débitent les scribes et les pharisiens. Il offre les clefs de la Gnose que ces derniers ont bien cachées. Le discours de Jésus est inconciliable avec celui de Moïse. On ne peut lui rajouter quelque vieille pièce que ce soit. On ne coud pas l'Ancien Testament sur le Nouveau. La Bonne Nouvelle est celle de l'Un, de l'éternel présent et non de l'irruption de Dieu dans l'histoire, comme voudraient le faire croire les chrétiens. Il n'y a pas de race élue, comme voudraient le faire croire les Juifs. Jésus récuse tous les Messies et tous les royaumes de ce monde : on ne peut en faire l'enfant des prophéties. Jésus refuse toute autorité aux prophètes : on ne peut le rallier à l'étendard de leur paranoïa. Jésus ruine même les espoirs des disciples qui voient en lui un ange juste, un philosophe sage :

*Vingt-quatre prophètes ont parlé en Israël
et tous ont parlé par toi...
Vous avez délaissé Celui qui est vivant devant vous
et vous avez parlé des morts.*

(log. 52)

*Celui qui est devant vous,
vous ne le connaissez pas,
et ce moment-ci, vous ne savez pas l'apprécier.*

(log. 91)

Si l'on est sourd aux paroles de Jésus, on fait de lui ce qu'il récuse. De celui qui rejette tous les mythes, on fait un nouveau mythe. De celui qui rejette le Messie, on a fait le Christ. Jésus ne s'est jamais présenté comme un roi, ni comme un pontife. Parce qu'ils servent le grand personnage de l'ego, les disciples voient en lui le contraire de ce qu'il annonce : "Par les choses que je vous dis, ne savez-vous pas qui je suis ?" (log. 43) Jésus transcende la dualité. Son royaume n'est pas de ce monde. Il ne vient pas instaurer le Royaume sur terre. Jésus n'est pas prisonnier de l'histoire ni des préjugés de son temps. Jésus transcende le temps et l'espace. Il transcende tous les couples d'opposés :

... et debout, ils seront Un.

(log. 23)

*Etroit est le sentier de l'amour
on ne peut y cheminer à deux.*

(Kabîr)

Rien de stable ne peut être fondé sur la multiplicité car la multiplicité n'a d'autre fondement que l'instabilité. Si vous ne savez être passant, alors la mort vous emportera. Voir l'autre en tant qu'entité séparée c'est rester dans la dualité. Se croire séparé de l'Un c'est commettre le pire des péchés, celui contre l'Esprit. Qui blasphème contre l'Esprit se voit autre que Lui alors qu'en vérité autre que Lui n'est pas. Tant qu'il y a un sujet et un objet je suis dans l'occultation. Dès qu'il ne reste que le sujet pur, l'objet disparaît et Je suis Cela. Tout est impermanent en ce monde où règne la mort. Pour celui qui se trouve lui-même le monde n'est qu'un cadavre : *Celui qui a connu le monde a trouvé un cadavre* (log. 56). Seul le Vivant échappe à la dualité de la condition humaine. L'Un ne tolère pas le deux. Autre que Moi n'est pas. Ma Joie emporte tout comme un torrent car elle est sans objet. Ma Joie est le Royaume car elle est celle de ma reconnaissance en l'Un :

Quand vous ferez le deux Un,...
alors vous irez dans le Royaume.

(log. 22)

La Vie n'est concevable que dans l'Un. Le deux implique la division et ce qui divise est la racine du mal. Le monde n'existe qu'en présence du Diable. En Dieu, il n'y a que Dieu et Dieu ne connaît pas Dieu. Mais quand Dieu se connaît lui-même, il devient deux et c'est alors qu'il engendre le Diable. Par cette connaissance, il crée le

monde. Avant la conscience, je n'ai pas conscience de l'être ni du non-être. La véritable ivresse est celle de l'altitude et elle est sans retour et sans regret. Ma véritable identité est l'Un. Je ne puis être l'éternel second de moi-même. Je ne puis comparer Jésus si je bois ses paroles à sa bouche. Dès lors il n'y a plus ni maître ni disciple: "*Je ne suis pas ton maître...*" Je suis le Tout et le monde n'a pour moi aucune consistance. Celui qui cesse de s'identifier avec le monde, le monde n'est pas digne de lui. Il continue à agir, mais tel Arjuna sur le champ de bataille, il n'est plus enchaîné par l'action : "*Agis parce que tu dois agir, sans désirer les fruits de l'action et en restant libre*" (Bhagavad Gita V, 6). La lumière dissipe les ténèbres comme l'ignorance s'efface lorsque se lève la Gnose. L'ignorance n'est que l'absence de la connaissance. La connaissance n'est pas affectée de même que le soleil n'est nullement touché par les nuages. La Gnose englobe tout mais rien ne peut englober la Gnose : "*Celui qui médite sur Cela, s'abandonne à Cela et voit que son Soi est Cela, celui-là obtient Cela qui le délivre. N'ayant d'autre but que Cela, il réalise Cela.*" (Bhagavad Gita V, 17)

Je suis l'être de tout être mais aucun être n'est mon être... La personne est disqualifiée car elle n'a pas qualité pour effectuer quelque choix que ce soit. Face au Visage originel, la personne n'a d'autre alternative que de s'effacer. Je ne perds rien sinon l'illusion de me croire deux. Ce n'est pas la personne qui est délivrée mais c'est de la personne que l'on est délivré. Le mental n'a aucune substance et pourtant vous vous accrochez à lui. Rêver d'un paradis qui assurerait la survie de l'ego c'est vouloir sauvegarder ce qui doit périr: "*Si ceux qui vous guident vous disent : voici, le Royaume est dans le ciel, alors les oiseaux du ciel vous devanceront...*" (log. 3). L'ego n'a d'autre consistance que de voiler le Réel. Le Royaume est ici et maintenant et non dans un futur hypothétique. Il est au-delà du temps qui divise. Celui qui est près de Jésus est près de la flamme de l'Esprit qui brûle les scories du mental et détruit le voile de l'illusion. Que peut-on faire lorsque l'on est deux ?

*La Voie parfaite n'est pas difficile
il suffit de rejeter tout choix.*

(Hsin Hsin Ming, 1)

Qui est pauvre est libre de tout fardeau. Choisir c'est créer une division. Peut-on choisir ce qui divise ? Il ne s'agit pas de préférer un maître plutôt qu'un autre mais de les rejeter tous les deux. Ne suis-je pas mon seul Maître ? Qui est pauvre en mental est riche en Esprit. Celui qui est spontané comme le petit enfant est libre de toute construction psychique. Le Soi nous ramène à l'état d'innocence d'avant même la naissance. Il n'y a rien à faire qu'à se défaire du mental. Est-il si difficile de lâcher prise et d'être sans affaires ? Libéré du masque de la personne, le corps est consacré en tant que temple de l'Esprit :

*Heureux êtes-vous, les pauvres,
parce que votre est le royaume des cieux.*

(log. 54)

Dans la voie de la Non dualité : "*La foi et l'impiété courent toutes deux sur le chemin de Dieu*" (Sana'î). Le gnostique ne choisit pas. Il ne s'accroche à rien et ne court pas dans tous les sens. Il n'adhère pas à une certitude puis à une autre, à une secte puis à une autre. Il est constant dans sa démarche. Seul l'Un est digne de sa quête. Seul le Graal

est capable d'étancher sa soif. L'homme divisé est en conflit avec lui-même. Ne pas choisir entre le bien ou le mal, être spectateur. Être l'unique témoin de l'Un et non plus la marionnette du deux. Ne pas choisir est le meilleur choix. Seul le non choix rend libre.

*Tu pensais que tu étais toi
Or tu n'es pas toi et tu n'as jamais existé.
Si tu étais toi, tu serais le Seigneur,
le second de deux !*

(Balyani)

Il n'est d'amour heureux que celui de soi-même. En engendrant l'autre, j'ai créé mon malheur. Venu de l'inconnaissance, sans passé ni futur, j'ai inventé le temps et la dualité. Ainsi sont nés le un et le deux, le sujet et l'objet, le mâle et la femelle... Cela est-il bien ? Cela est-il mal ? Je n'en sais rien, mais cela est ainsi. Autre que moi n'est pas et je suis pourtant tous les autres que moi. A nouveau, comme moi, vous serez enfants. Et à nouveau, comme moi, vous serez unifiés. A nouveau, en vous, paraîtra le Royaume :

*Quand vous ferez le deux Un,
et le dedans comme le dehors,
et le dehors comme le dedans,
et le haut comme le bas...
alors vous irez dans le Royaume*

(log. 22)

Tout tombe sous mon regard car je suis le regard. Seul le non-né connaît le non-né. Un jour je retrouverai cet Eden qu'en réalité je n'ai jamais quitté et alors je vous donnerai :

*... ce que l'œil n'a pas vu,
et ce que l'oreille n'a pas entendu,
et ce que la main n'a pas touché,
et ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme*

(log. 17)

Yves



Dans le présent logion, le message que Jésus veut faire passer, lui semble tellement important qu'il utilise pas moins de cinq ou six images pour nous éclairer et nous convaincre. En fait, de quoi parle-t-il ? Sinon de sa PAROLE qui est sa raison d'être dans l'histoire, puis dans la mémoire des hommes.

Dès l'incipit de l'Evangile, Didyme Judas Thomas, le « transcripteur », présente et définit cette parole: Elle est cachée, et celui qui l'a dite est le « Vivant ». Il est donc exclu de la confondre ou de l'assimiler à une parole antérieure, elle est totalement originale et inédite.

Au logion 1, on apprend que celui qui en saisira le sens « ne goûtera pas de la mort ! » Il serait difficile de lui trouver une particularité plus extra-ordinaire ! ... (Emile disait « inouïe ».)

Au logion 13, c'est à nouveau Thomas qui la commente en prévenant ses compagnons : « Si je vous disais une des paroles qu'il m'a dites, vous prendriez des pierres, vous les jetteriez contre moi ; et le feu sortirait des pierres et elles vous brûleraient. »

Les disciples commencent-ils à percevoir que la parole de Jésus n'est en tout cas ni un phénomène de mode ni un passe-temps pour scribe-exégète ? Pas sûr, car aux logia 18 et 19 questionnant Jésus à propos de leur avenir, leur destinée, bref, leur fin, Jésus leur répond tout de go qu'ils n'ont ni commencement ni fin, que « celui qui se tiendra dans le commencement ... connaîtra aussi la fin » et qu'en plus, « il ne goûtera pas de la mort ». Pour compléter ce tableau de leur destinée auquel on peut penser qu'ils n'ont pas compris grand chose, Jésus ajoute : « Si vous êtes mes disciples et entendez mes paroles, ces pierres vous serviront. »

A nouveau, Jésus proclame la primauté de sa parole qui, dans Thomas, supprime les faits, gestes et anecdotes alors que ceux-ci sont essentiels dans les canoniques, en particulier lors des récits miraculeux.

Quant aux pierres qui devraient servir les disciples, ce sont celles des chemins rencontrés au hasard, elles n'ont pas d'âge et sont l'image du temps sans limite, à ce titre, elles sont mystérieuses dans leur banalité.

Enfin au logion 38, Jésus prévient : « Il y aura des jours où vous me chercherez et ne me trouverez pas. » Et pourtant : « Bien des fois vous avez désiré entendre ces paroles ... et vous n'avez personne d'autre de qui les entendre. »

C'est donc bien sur tous les tons et dans tous les registres que Jésus nous répète de l'entendre.

Et c'est donc bien à ceux « qui n'ont pas d'oreille » que Jésus adresse les images du présent logion :

les deux chevaux, les deux arcs, les deux maîtres, les deux vins, les deux outres, les deux tissus ne sont là que pour les pousser à faire le seul choix possible.

Dans son commentaire, Emile a fort bien croqué le personnage : « mû par la pensée, polarisé par la foi ... grand dans le temps, plus grand encore dans l'éternité ... » qui se trouve face à ces choix au cours de son existence.

Enfin, comment oublier que ces paroles valurent à Jésus la mort !

Que depuis, on a fait l'impossible pour les faire disparaître, et qu'aujourd'hui, elles suscitent au mieux un silence méprisant de la part des spécialistes en charge de leur interprétation.

André



Pas deux ! Deux chevaux, deux arcs, deux maîtres ce n'est pas possible ; la Gnose est bien non-dualiste, l'Evangile selon Thomas invite bien à choisir l'Un. Les huit premiers versets sonnent comme une introduction au logion 8 où le pêcheur avisé choisit le gros et bon poisson et rejette tous les autres au fond de la mer, et également au 107 où le berger fait le choix de l'un et laisse les quatre vingt dix-neuf autres moutons. La démarche proposée est exclusive, elle abandonne le règne de la quantité pour se centrer sur celui de la qualité, elle est un retour à la Source commune et unique. Je dois comprendre comment toutes choses apparaissent en se différenciant, en se singularisant, en se séparant. Je dois voir aussi que cela se passe en ma conscience, en moi et non pas en dehors de moi. Si le jaillissement de toutes choses dans la conscience apparaît clairement comme provenant d'une base unique, vide et pré-existante, alors cette base est mon vrai maître qui ne laisse place à aucun second. Il est immatériel, non mental, non identifiable, vie totale. Lui reconnaître ces qualités-là et le choisir en mon cœur me permet de me désolidariser de ce qui fonde le multiple, les maîtres de la séparation, avoir, savoir, vouloir, pouvoir.

La suite du logion (versets 9 à 19) est toute construite autour de l'inconsistance de mélanger le vieux au neuf : alors que l'existence a besoin de nouveauté, celui qui a trouvé le Royaume ne cherche plus. Elle semble aussi avertir des dangers à vouloir faire boire qui n'a pas soif et invite donc au discernement pour confier les secrets Gnostiques. Une oreille trop jeune en fera des saletés, une trop vieille ne supportera pas. Les paroles de Gnose restent par nature confidentielles, elles ne sont pas destinées au grand nombre, elles peuvent provoquer des déchirements, des éclatements, elles ne doivent pas non plus être gâtées par la vulgarisation, ce sont des paroles cachées qui doivent le rester pour permettre l'émerveillement de leur dévoilement.

Christian



RECHERCHES

Karl à Marsanne 22 mai 2010 1ère heure

Michel : *J'ai cru comprendre hier que vous disiez que Dieu était éperdument amoureux de lui-même.*

Karl : Tout commence là.

Michel : *Ma question est : « Est-ce que l'amour qu'un être humain porte à d'autres êtres humains a quelque chose à voir avec l'amour que Dieu porte à lui-même ? »*

Karl : Oui, c'est le même. Jésus a dit : « Aime ton voisin comme toi-même ».

Michel : *Quand j'aime et que je suis aimé, c'est Dieu qui s'exprime ?*

Karl : Tout cela est l'expression de Dieu. C'est le personnel, puis l'impersonnel, c'est toute la relation d'amour, la manière dont Dieu se réalise lui-même.

Michel : *Donc Dieu peut s'exprimer dans la vie humaine.*

Karl : Oui, ceci est une expression de Dieu.

Yves : *Est-ce que dans la mort d'Isaac, c'est cette relation d'amour/haine que l'on retrouve dans l'amour humain ?*

Karl : Tout est inclus. Dieu ne fait pas de différence entre haïr et aimer.

Yves : *C'est nous qui faisons la différence entre haine et amour ?*

Karl : Il y a une expérience de différence, mais cela ne fait pas de différence : L'énergie n'est pas différente.

Michel : *Dieu ne peut pas se haïr.*

Karl : Il se hait ! Il hait de devoir s'aimer. Parfois il en a assez de s'aimer. Alors il devient un chercheur qui veut en sortir.

Michel : *Il est victime de son propre amour.*

Karl : En premier, il aimait et ensuite, il hait.

Yves : *Doit-il aussi enseigner : « Haïssez-vous les uns les autres » ?*

Karl : Tu dis toujours : « Je te hais, j'ai une haine impersonnelle absolue pour toi ! »

Q : *Qui est ce Dieu, alors ?*

Karl : Toi !

Q : *Moi ? (Rires)*

Nicole : *Il n'y en a qu'un, et c'est toi !*

Karl : Dieu n'a pas besoin d'être un, il peut être beaucoup.

Nicole : *Oui, dans l'expression.*

Karl : Oui, infini. Oui, le bien et le mal sont tous deux Dieu : la nature du bien, c'est Dieu et la nature du mal aussi. Et c'est la même chose pour l'amour et la haine. L'essence des deux est Dieu.

Alain : *Le problème vient du mot « God ».*

Karl : Appelons alors « God » « Dog ». Quand Dieu se connaît, il devient un chien !

Claude : *Le Bouddha dit : « Je vois les notions de bien et de mal comme le flux et le reflux des quatre saisons ».*

Karl : Oui, c'est comme les saisons. Cela va et vient. La haine serait quand ça s'éloigne et l'amour quand ça revient, peut-être... Comme la marée, qui s'élève et s'abaisse. Il y a les deux tendances : celle de te tuer et celle de t'êtreindre. Tu veux disparaître et, OK, tout embrasser : c'est moi, c'est moi...
C'est présent en chacun. C'est toujours comme une petite lutte, chaque jour, l'une ou l'autre tendance gagne. Un jour, tu peux tout embrasser et, le jour suivant, tu pourrais tout détruire. Et tu ne peux pas décider quelle tendance prédomine. C'est l'impuissance de Dieu, il ne peut pas faire autrement.

Michel : *Dieu est impuissant !*

Karl : C'est l'impuissance même.

Yves : *Il ne peut même pas se sauver lui-même ?*

Karl : Non.

Claude : *De quoi ?*

Karl : Non, il ne peut pas se sauver de lui-même.

Alain : *Et la tradition dit : « Le Tout-Puissant »*

Karl : Oui, mais le Tout-Puissant est impuissance. L'omnipuissance est l'impuissance.

Claude : *Le vrai problème d'Allah est qu'il n'a pas d'ennemi, pas de semblable et il n'a même pas de serviteur. Ceci est une expression soufie.*

Karl : Il doit se servir lui-même, car il n'a pas d'esclave.

Claude : *C'est son vrai problème ! (Rires)*

Karl : Pas de soldat, seulement un général, et personne ne le suit, pas même lui-même. Personne ne suit ce qu'il dit.

Michel : *Il doit cuire ses patates lui-même.*

Karl : Oui, il doit même les peler (*rires*). Ça s'appelle la satisfaction de soi. Il n'y a pas d'autre, alors il essaye de se satisfaire lui-même, mais il n'est jamais satisfait de la manière dont il essaye de se satisfaire. Donc il ne peut pas obtenir satisfaction, mais il essaye. (*Rires*). Il ne peut pas arriver à se connaître, ce qui serait sa satisfaction, mais il essaye tout de même.

Michel : *Il y a une parole soufie qui dit : « J'étais un dieu caché et j'ai désiré me connaître. »*

Karl : Oui. Dans toutes les traditions, c'est la même chose.

Michel : *Qu'est-ce que Dieu fait pour se connaître ?*

Karl : Tout, tout ce qui est possible. Il essaye la voie de l'amour ou la voie de la haine. Il essaye le tantra blanc et le tantra noir...

Michel : *Est-il tenté par le besoin de s'observer ?*

Karl : Ce n'est pas une tentation, ce besoin de se connaître lui est en fait insupportable, il y a donc une recherche innée, une nostalgie de l'inconnu. Il désire être à nouveau cet inconnu. Car dès que Dieu se connaît, il y a deux dieux et il devient alors le « moi », ce qui crée une misère insupportable. Alors il essaye de s'en débarrasser, mais il ne le peut pas, car c'est la manière dont il se réalise.

Michel : *Il y a un mystère pour les physiciens dans la mécanique quantique : quand un photon est observé, il devient corpuscule, particule. Cela a-t-il un rapport avec le fait que quand Dieu s'observe, il se matérialise ?*

Karl : Il ne devient pas matière, mais il s'expérimente en tant que matière. Il ne devient jamais rien. Il s'expérimente en tant que particule, en tant que partie de quelque chose et déjà, pour lui, c'est insupportable.

Michel : *Donc quand les physiciens voient une onde se transformer en particule, ils voient Dieu en train de s'observer, de faire l'expérience de lui-même.*

Karl : C'est Dieu qui fait l'expérience de lui-même parce qu'il n'est pas différent de lui-même. Il ne fait jamais l'expérience d'autre chose. Il n'y a rien d'autre.

Michel : *Et comme les physiciens ne font pas de métaphysique, ils ne comprennent pas.*

Karl : C'est pour ça qu'ils deviennent bouddhistes. (*Rires*). Alors ils croient en Dieu parce qu'ils ne peuvent pas trouver la matière. Et ça n'a pas d'importance (*no matter*).

Claude : *C'est le raisonnement qu'a fait Einstein. Et il a fini par dire : « Il ne peut y avoir que Dieu, et comme j'observe des lois rationnelles, je dis que Dieu ne joue pas aux dés avec l'Univers ». Puis il a repris son violon.*

Karl : Dieu est l'Univers.

Jacques : *Dieu est l'Univers, mais l'Univers n'est pas Dieu.*

Karl : Exact.

Claude : *Ça, c'est quelque chose...*

Yves : *Einstein n'est pas allé jusqu'à dire : « Je suis Dieu ».*

Claude : *Eh bien non, il en est resté là. Il n'a pas été plus loin, il a repris son violon.*

Michel : *Einstein n'admettait pas les expériences de la physique quantique.*

Claude : *Il avait un Dieu extérieur. Il s'en est tenu là, ce n'était pas un métaphysicien.*

Q. : *Comment vois-tu la compassion ?*

Karl : *C'est la nature de Dieu, mais il n'a pas de compassion, il est la compassion. Il ne peut pas décider de ce que la compassion fait ou ne fait pas. Il ne peut donc pas montrer de compassion et la compassion n'a pas de direction. Elle est aveugle, mais tout ce qui est, est compassion.*

Claude : *C'est la première vertu que les musulmans donnent à Dieu : le miséricordieux.*

Karl : *Il n'a pas de compassion, il est la compassion, et comme il est la compassion, il ne peut pas montrer de compassion. Tu ne peux montrer que ce que tu as, mais tu ne peux pas montrer ce que tu es. C'est pourquoi, si tu pries Dieu, il ne peut pas t'aider. Il ne peut même pas s'aider lui-même. Il ne peut pas montrer de compassion envers lui-même. Donc il n'a pas de compassion. Tu ne peux pas le blâmer, il est aussi impuissant que n'importe qui dans l'expérience quotidienne.*

Nicole : *Donc cette impuissance permet toutes les expériences. Tout est possible.*

Karl : *C'est la compassion. La compassion est la vie, et ceci est la vie, et tu ne peux rien trouver qui ne soit pas la vie. Donc tout ce qui est, est compassion. Et tu es cela, tel que tu es.*

Edmond. *Est-ce que ce n'est pas une acceptation totale de cette impuissance qui...*

Karl : *Non, être l'acceptation et non en avoir. L'acceptation n'a jamais besoin d'accepter quoi que ce soit et cette idée que tu as de l'acceptation est déjà limitée et fautive. La possession c'est toujours faux. Le Cœur ne peut pas être possédé et le Cœur est tout ce qui est. Et il n'y n'a pas de « Roi de Cœur ». (C'est un beau film, mais ennuyeux). Le Cœur ne se montre jamais. Penser que l'on montre son Cœur... ô mon Dieu !*

Nicole : *Il se fourvoie.*

Karl : *Dieu se dupe toujours lui-même. Mais qui se soucie d'être dupé par soi-même ? Et tu le seras toujours, personne d'autre ne peut te duper, alors pas de problème. Tu es le pigeon absolu, totalement dupé par ce que tu es.*

Jacques : *Je voulais dire à Karl, il y a quelque temps, que le concept est là et tout ce qui en sort induit en erreur. Que celui-ci dise : ceci me conduit ou me fourvoie, les deux sont faux. L'idée même de droit chemin crée le mauvais chemin.*

Karl : *Oui, en effet. Il y a de nombreux chemins, mais personne ne les emprunte. De toute façon, ils n'ont pas de fin. Aucun ne mène à la maison.*

Alain : *C'est comme le fleuve sans rives.*

Karl : *Il n'y a pas d'autre rive, il n'y a que la rivière.*

Yves : *Il n'y a plus qu'à se noyer.*

Karl : Tu es la rivière, tu ne peux pas te noyer. C'est une tentative intéressante : la rivière essayant de se noyer dans la rivière, comme la vie voulant se fondre dans la vie ! Même la tentative de se fondre dans la vie t'en sépare. Tu ne peux te fondre que dans autre chose, mais tu peux essayer, comme les soufis, les derviches : devenir un avec Dieu ! Tout ce qui devient « un » retourne dans la séparation. Tu peux atteindre l'unité, puis tu retournes dans la dualité. C'est toujours entre ces deux polarités, mais l'unité semble être plus agréable, comme le paradis, mais s'il y a le ciel, il y a l'enfer.

Jacques : *Comme l'amour et la haine.*

Karl : Oui, les deux viennent ensemble. Tu pourrais dire que l'amour est comme l'unité que tu es, mais il y a encore deux. Alors vient la haine et tu n'es pas ce que tu es. Dans un sens, tu es ce que tu es, tu es sans forme, et dans l'autre, tu ne l'es pas et tu es une information. Alors tu te mets en colère.

Claude : *Depuis dix minutes, nous nageons dans un déluge d'anthropomorphisme. Nous prêtons à l'absolu des sentiments qu'il n'a pas, ou qu'il a « peut-être ». On ne peut rien en dire. Nous prêtons des limites à ce qui n'a pas de limite.*

Karl : En fait, nous disons : cela qui n'a pas de limites s'expérimente avec ou sans limites. Nous ne lui donnons aucun attribut. Mais il s'expérimente comme étant limité et illimité. Alors vient le Dieu relatif qui a des préférences. Il y a un moi qui se préfère en tant qu'unité et qui a une aversion pour la séparation. Cela devient Dieu dans ses expériences relatives. C'est son histoire d'amour avec lui-même.

Claude : *Moi, je ne connais que l'histoire d'amour.*

Karl : Mais c'est cela l'histoire d'amour.

Claude : *Je n'expérimente rien d'autre. Quand je fais cette expérience, je disparaiss sans disparaître. Je suis vide, totalement vide. « Lorsque le disciple est désert, il sera rempli de lumière ». Je suis vide et comblé, je ne pense plus à rien. Je n'ai plus aucun point de comparaison.*

Karl : Est-ce tout le temps ainsi ?

Claude : *Non.*

Karl : Tu vois, alors cela ne peut pas être réel.

Claude : *Mais je sais que cela me comble à un point inimaginable. Cela permet de vivre le relatif.*

Karl : Oui, alors parfois tu es satisfait, et parfois tu ne l'es pas. Je viens d'en parler.

Claude : *Je suis toujours satisfait.*

Karl : Ah, OK.

Claude : *Toujours. J'ai été frappé, je l'ai écrit il y deux mois dans les Cahiers, à la fin de la dernière réunion, Alain a dit : « Je suis le champion de l'aller-retour ». Je crois qu'il n'y a*

que moi qui aie entendu. J'y ai pensé tous les jours pendant deux mois et je me suis dit : « Mais c'est ma condition même », et pourtant, ma condition, je la ressens comme parfaite. Il se trouve que dans le rêve du relatif, je fais des allers-retours. Mais cela n'implique en rien le moindre conditionnement de ma nature authentique. Ma nature authentique, c'est d'être carbonisé par l'amour, et cette situation fait monter ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme, comme dit Jésus. « Je vous donnerai ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme ». Quoi qu'il arrive dans le relatif, je suis comblé, il ne peut rien m'arriver, rien. Je suis définitivement vide et comblé. Je suis dans un état de félicité que je ne peux en rien décrire. Je brûle, c'est tout.

Karl : Mais ça peut être décrit.

Claude : *Non. L'évoquer est déjà un péché.*

Karl : Il n'y a pas de péché. Qu'est-ce qui pourrait être un péché ?

Claude : *Je cherche mes mots, je plaisante, j'essaye de rire. I try to love (rires).*

Michel : *Ici, à Marsanne, et à tous moments de ta vie, tu es dans cet état ?*

Claude : *A aucun moment, au cœur des pires migraines, je n'ai jamais le moindre doute. Je suis un homme averti.*

Q : *Un homme averti en vaut deux...*

Claude : « *Qu'il y ait au cœur de soi-même un homme averti* ». Une bonne fois pour toutes, je suis averti.

Karl : Qu'est-ce qui est averti ?

Claude : *Jésus dit : « Qu'il y ait au cœur de vous-même un homme averti ». Après, l'Absolu joue avec Dieu.*

Karl : L'Absolu joue avec toi ?

Claude : *Oui.*

Michel : *Tu n'es jamais victime de la dépression ni du désespoir ?*

Claude : *Non.*

Louis-Marie : *Un petit peu, quand même, parfois... (Rires)*

Claude : *J'ai très mal, c'est tout. C'est une torture.*

Karl : Je ne sais pas.

Q : *Qui souffre ?*

Claude : *Je ne me laisse jamais abuser par mon apparence misérable.*

Karl : J'aime être abusé par ce que je suis. Rien à craindre.

Claude : *C'est moi qui joue.*

Karl : Qui joue le joueur ?

Claude : *Je ne peux rien dire du joueur.*

Karl : Qui danse ? Le vide danse avec le vide ? Je n'ai vraiment aucune idée de comment cela fonctionne, si cela fonctionne du tout. Que faire ?

Claude : *Ça marche.*

Karl : Qu'est-ce qui marche ? C'est. Je ne vois aucun fonctionnement. Je pense que l'existence est la plus paresseuse des paresseux. Tout ce qui est, est toujours là. Rien n'est jamais créé et rien ne sera jamais détruit. Dans ce sens, l'Absolu est plus que paresseux. C'est ce qu'on appelle le Silence. Il n'y a pas de roi, pas de travail. J'indique plutôt ce sommeil profond, profond.

Tu es Cela dans l'absence absolue de toute présence. Tout ce qui peut être dit dans cette présence est ou n'est pas, personne ne s'en préoccupe. Car ce que tu es est dans l'absence absolue, et maintenant dans la présence, ce que c'est. Jamais plus ni moins. Alors tu peux te décrire dans cette présence, tu peux te donner des noms, tu peux te duper autant que tu le peux, ta nature est toujours ce qu'elle est, absolument en dépit de toute compréhension, de toute connaissance, de toute sagesse profonde... Personne n'a besoin de tout cela, mais tu ne peux pas t'en débarrasser, c'est tout. Donc le moment suivant sera le moment suivant : inspiration, expiration, et ta nature reste non affectée. Ainsi, tous les effets n'ont aucun effet. Tout ceci est réactions, mais l'action est ce que tu es. Et l'action ne peut être trouvée dans aucune réaction.

Un portable sonne... Alain : Réaction !

Karl : Oui...

Unika se dirige au centre du cercle des participants.

Karl : Dévotion au maître (rires).

Alain : *Elle est allée au milieu pour pouvoir contrôler le troupeau et elle attend les ordres du maître.*

Claude : *Elle pense « chien », pas « homme ».*

Karl : Le chien ne connaît aucun chien, ce qui le rend innocent. C'est pour ça qu'on aime les bébés, parce que les bébés ne connaissent pas de bébés. On est instantanément amoureux de cette innocence.

Edmond : *Je peux en parler : J'ai eu un petit garçon cette année.*

Karl : Oui ? Tu viens d'être à nouveau père ?

Edmond : *De Thomas qui a cinq mois.*

Anasuya : *Comme l'évangile de Thomas (rires).*

Nicole : *Souvent, quand un sage dit que tout est totalement parfait, que le monde est parfait tel qu'il est, on ne le comprend pas. Les gens disent souvent que ce n'est pas possible, qu'il y a des guerres, de la haine. Le regard de celui qui est antérieur prend tout, le bien, le mal, tout est Lui.*

Karl : Oui, pour le sage, rien ne s'est jamais passé, il n'y a donc ni bien ni mal.

Nicole : *Et ça, c'est difficile à intégrer, même intellectuellement.*

Karl : C'est impossible à vivre.

Alain : *L'intellect ne peut pas l'admettre.*

Karl : Au moment où l'intellect saisit cela, il n'y a plus d'intellect. C'est là où l'intellect se supprime, car dans cette compréhension, il n'y a pas d'intellect, pas de logo, pas de moi. Donc, dans la connaissance, il n'y a pas d'intellect. Quand il y a la compréhension avec quelqu'un qui comprend, il y a la connaissance, mais personne ne peut l'avoir. La possession se brise dans la compréhension. Donc l'idée de Cœur se brise, l'idée que tu as un Cœur. Les deux vont ensemble : le possesseur et ce qui est possédé disparaissent ensemble ; ce n'est pas qu'un possesseur demeure avec un cœur ouvert. En étant ce que tu es, aucun connaissant ou possesseur de quoi que ce soit ne demeure.

Claude : *Jésus dit : « Et debout ils seront Un ». (Log 23).*

Karl : Dans le vertical.

Claude : *Oui, ça veut dire : « Dans le connaissant ». En étant connus, ils seront Un.*

Karl : Dans la reconnaissance totale, il n'y a pas de personne qui reconnaisse et rien n'est reconnu. Il y a l'absence de quelqu'un qui reconnaît et de quelque chose de reconnu. En étant ce qu'on est, c'est la reconnaissance absolue. En étant simplement « ce que tu ne peux pas ne pas être », tu es Cela. Aucune compréhension relative ne peut ni y amener ni l'empêcher parce que Cela a toujours été là. La compréhension doit être là, mais il peut y avoir l'expérience de quelqu'un qui comprend ou non. Donc la connaissance doit être là avant même qu'un connaissant ou un possesseur revendique qu'il connaît ou ne connaît pas. Pour qu'il puisse y avoir quelqu'un qui connaisse ou non, la connaissance doit être là. Donc c'est « jamais jamais ». C'est plus que naturel, c'est la nature même.

Claude : *Tout est là depuis toujours.*

Karl : L'ici-maintenant est dans ce qu'est « jamais jamais ». Mais ce qu'est « jamais jamais » est même sans l'ici-maintenant. On peut donc dire que l'ici-maintenant est la réalisation, mais pas ce que c'est.

En Inde, on dit que l'*Advaita*, la non-dualité, est la nature de la vie. Et la réalisation de cela est le *Vedanta*, soit des directions pour essayer de se connaître. On appelle cela l'*Advaita Vedanta*, la réalité qui se réalise. Là où le *Vedanta* commence, l'*Advaita* finit. Et là où il y a l'*Advaita*, il n'y a pas de *Vedanta*. En Inde, je dois toujours parler avec des enseignants védantins qui imaginent que tu peux réaliser la réalité dans la réalisation et qu'il y a un chemin ; et je dois dire non ! Le *Vedanta* n'est là que parce qu'il y a l'*Advaita*, mais il n'y a pas d'*Advaita* parce qu'il y a le *Vedanta*. Ça c'est la cause sans cause, l'origine.

Michel : *Jésus dit dans un logion : « Quand vous étiez Un vous avez fait le Deux. Et maintenant que vous êtes Deux, que ferez-vous ? »*

Karl : Tu essayes de faire Un. (*Rires*) L'un suit l'autre. Ramana dit, quand il y a l'unité, il y a la dualité, ce qui est la même chose, et quand il y a la dualité, il y a une intention d'unité. Donc, à partir de l'unité, la dualité ; et à partir de la dualité, l'unité.

Michel : *L'intention d'unité n'est-elle pas une illusion ?*

Karl : Si, mais elle vient de l'illusion de la dualité. Le faux crée le faux. Du faux ne peut sortir que le faux. Tout cela ne connaît même pas ce qu'il est et ce qu'il n'est pas ; de l'absence absolue, il ne sort jamais rien. Rien n'apparaît, rien ne disparaît. Quand il y a Un, il y a toujours apparition et disparition, et toujours des préférences. La préférence est l'unité, l'amour.

Michel : *Quand Jésus dit dans les Evangiles de Thomas : « Quand vous ferez le Deux Un », il est dans l'erreur ?*

Karl : Non, cela signifie que quand tu es la séparation, il n'y a pas de séparation. Quand tu es l'unité, il n'y a pas d'unité. Ta nature est la nature de l'unité et celle de la séparation. Et la nature n'est jamais différente. Ta nature est dans la séparation ce qu'est la séparation, donc dans la séparation personne n'est séparé, et dans l'unité tu es l'unité, mais dans l'unité personne n'est « Un ». Donc tu es l'unité et tu es la séparation. Donc tu es le Cœur, le Cœur de l'unité et le Cœur de la séparation. Et le Cœur jamais ne se préoccupe. En étant le Cœur, c'est le brasier le plus frais qui soit, c'est l'insouciance. Il peut y avoir quelqu'un qui se soucie de « un » ou de « deux », mais qui s'en soucie ? Le Cœur ne se soucie jamais de quoi que ce soit. Le Cœur simplement est, car ta nature est le Cœur et le Cœur est en dépit de celui qui se soucie ou non. C'est dans la présence et l'absence du fantôme comme de toute expérience.

Nicole : *Sinon il ne pourrait pas être. S'il n'y avait pas ce Cœur, aucune expérience ne pourrait être.*

Karl : Sans le rêveur absolu, aucune possibilité de rêve. Donc Parabrahman doit être, et alors il y a Brahman, mais Brahman est déjà le rêve. Atman, Shiva, tout ça ce sont des rêves. Le Para Atman, le Para Shiva ne peuvent jamais être connus.

Nicole : *Le rêve veut dire que c'est sorti d'où ?*

Karl : Ça ne sort pas, le rêveur absolu ne crée jamais rien. C'est pour ça qu'on appelle cela « le rêve ». Toutes les expériences sont comme un rêve, et spécialement le rêveur qui est déjà rêvé par Cela qui ne peut jamais se rêver soi-même. Donc ce créateur est déjà l'imagination de ce que tu es.

Claude : *C'est pourquoi les hindous utilisent ce vocabulaire pour résoudre ce problème absolu : devant Brahman, ils mettent « para », avant.*

Karl : Avant la lumière de Shiva, il y a Shiva.

Claude : *Ce « para » est l'expression même de l'impuissance du relatif par rapport à l'Absolu.*

Karl : On l'appelle « paradis » : *Para this* : avant ceci... (*Rires*)
(*A suivre*)

ERRATUM CAHIERS 144

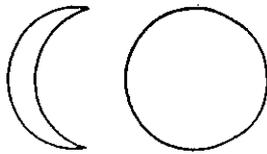
Nous nous sommes aperçus que quelques lignes avaient disparu au changement de pages 20 et 21 lors de l'impression du dernier entretien de Karl : voici le passage, avec, en lettres grasses, les lignes manquantes :

Karl : Mais je les apprécie.

Nicole : Dès qu'on met un mot, il faut l'enlever.

Q. : Dès que tu mets un mot, tu figes, tu limites.

Karl : Oui, dès que tu te connais, tu te limites. Même si tu te connais comme l'illimité tu te limites. Avec ce que tu connais de toi-même, quoi que ce soit, tu t'emprisonnes, tu « deviens » prisonnier d'une idée. Alcatraz. Tu te fais confiance, tu es un prisonnier de la confiance (Alca-trust).



Croissant ou disque, symbole de l'énergie lunaire.

Nouvelle adhérente de l'association Metanoïa, Malou réside actuellement à Mayotte. Enseignante, elle se passionne pour les mythes et la métaphysique. Conteuse, elle anime des soirées au cours desquelles, elle dévide par la magie de sa parole le fil d'Ariane des légendes de tout temps et de tous pays, dans la plus pure tradition du récit initiatique.

Échanges épistolaires entre Malou et Yves

Mercredi 31 Août 2011

Bonjour Yves,

Je te sou mets ce texte qui est le fruit de mes "reformulations", de ce que je peux comprendre aujourd'hui, des propos d'Émile Gillibert après lecture de « *Paroles de Jésus et sagesse orientale* » et « *Jésus et la gnose* ».

Si tu veux bien m'en faire un retour et m'apporter d'autres éclairages, ils seront les bienvenus.

Merci de te trouver là. Amicalement

Texte

Malou

Malou

Comment s'explique le « système » des castes en Inde dès lors que la pensée hindoue véhicule la conscience de l'unité du Tout. Cela me semble paradoxal. Certes cela reste un processus de prise de conscience permanente et qui donc évolue. Les castes représentent-elles les différents états de l'être dans son cheminement intérieur vers la réalisation totale ? Dans ce cas, tous les hommes ne peuvent être cantonnés à une caste à vie ! Or n'en est-il pas ainsi ?

Yves

Sur la société indienne, il s'agit à mon avis des conséquences de l'histoire. Le système des castes ou des trois ordres existe un peu partout : à titre d'exemple, nous avons connu sous l'ancien Régime cette hiérarchie entre le Clergé, la Noblesse et le Tiers État. Au mieux, peut-on dire la société se voulait le reflet d'un ordre spirituel. La cité de Dieu devait être reproduite sur terre en donnant la priorité et le rôle majeur au religieux. Le spirituel était censé gouverner sur terre. C'est une idée que l'on retrouve dans toutes les utopies, comme dans la République de Platon. Le prêtre est censé inspirer, directement ou indirectement, la gouvernance de la cité. On retrouve encore cette conception au XXème, par exemple au Tibet, dont le chef de l'État, le Dalai-Lama, est le dignitaire de l'une des principales écoles du bouddhisme tibétain.

La hiérarchie des ordres pourrait quelque part être rattachée à la conception des gunas : sattva, rajas et tamas. C'est l'homme sattvique (le sage, le spirituel) qui dans une société idéale doit, par la prière et l'accomplissement des rites, réaliser sur terre l'ordre divin et accompagner ses concitoyens à tous les stades de l'existence, de la naissance à la mort. L'homme rajasique (le noble, l'actif) a pour mission de protéger la société, par la force si nécessaire. L'homme sattvique (l'homme plongé dans le matériel) a pour rôle d'assurer par le travail les besoins élémentaires de ses compatriotes. Cette conception des trois gunas n'est pas sans rappeler la distinction faite par certaines écoles gnostiques entre pneumatiques, psychiques et hyliques sauf que les gnostiques n'ont semblent-ils pas entendu fonder à partir de là un modèle de société. Pour des raisons peut-être historiques, les gnostiques sont restés dans le monde sans être du monde, ni vouloir le réformer.

Le système des castes de l'Inde est à mon avis un fait de société, voire religieux (au sens large du terme et donc totalement distinct de la non-dualité pure). Mais le Royaume n'est pas de ce monde. S'il est anachronique du point de vue de nos conceptions modernes, il faut se placer dans le contexte de l'époque pour mieux cerner les raisons qui ont conduit à l'instauration de ce système en Inde. Assez paradoxalement, c'est la tolérance religieuse qui a toujours prévalu dans ce pays qui peut être l'une des clefs d'interprétation. Le système des castes a permis en Inde de protéger certaines minorités en préservant leur culture et leur mode de vie, sinon elles auraient disparu. Le système des castes permet à chacun de connaître son dharma précis, le devoir qu'il doit suivre pour accomplir son rôle dans le monde. La perfection s'accomplit en assumant son devoir propre et non celui d'autrui. Krishna ne dit-il pas dans la Bhagavad-Gîtâ : « *Mieux vaut, même imparfaitement, s'acquitter de son devoir propre, plutôt que de chercher à assurer, même parfaitement, les devoirs d'autrui.* » (XVIII, 47 ; III, 35)

Toute civilisation est mortelle, disait Paul Valéry. Toute société est appelée à évoluer ou à disparaître. Tous les grands "réformateurs" de l'Inde : Bouddha, Kabîr, Gandhi ont lutté contre la rigidité du système des castes qui malgré tout a réussi à subsister, sinon dans la loi du moins dans les mentalités. S'il est exact, comme tu le dis, que « *la pensée hindoue véhicule la conscience de l'unité du Tout* », cette pensée, ou plutôt cette sagesse, n'est pas immédiatement accessible à tous. Bien peu en réalité sont sur la voie. La plupart des hommes sont plongés dans le monde et restent prisonniers de la dualité. Tel est l'amer constat du gnostique : « *Seul un peut-être, parmi des milliers, Me cherche de façon désintéressée. Même parmi ceux qui Me cherchent sans arrière-pensée, à peine un Me connaît tel que Je suis en réalité. Un tel gnostique est très rare.* » (VII, 3)

Le système des castes est critiquable certes s'il est totalement rigide mais dans les spiritualités de l'Inde, il est toujours possible d'y échapper : c'est la voie du renonçant (celui qui abandonne tout et ne vit que pour la quête du Soi). Mêmes les rois légendaires d'autrefois abdiquaient et prenaient leur retraite en tant qu'ermite. Le renonçant est considéré comme au-delà des castes et quand à l'éveillé, le jivan mukta, quelque soit sa caste d'origine, est vénéré comme Dieu lui-même : « *Ceux qui, transcendant les gunas, Me connaissent, ceux-là viennent à Moi.* » (XIV, 19)

Voilà en gros ce que j'ai compris de la société indienne. Pour moi le système des castes est un fait de société. Comme toute société, celle de l'Inde est loin d'être parfaite. Il y a tant de voies en Inde qui permettent d'y échapper, que le chercheur sérieux n'a que l'embarras du choix. Pour nous à Métanoïa, c'est celle de l'Advaita Védanta (la Non Dualité) qui nous semble la plus pertinente et la plus proche

¹ *Je vous choisirai un entre mille et deux entre dix mille et, debout, ils seront Un* (Th., 23).

des enseignements de Jésus tels qu'ils nous sont révélés par l'Évangile de Thomas. Source des Upanishads, la voie de l'Advaita Védanta a été exposée par Shankarâchârya, dans plusieurs de ses traités et s'est transmise de façon ininterrompue jusqu'à nos jours par l'intermédiaire d'éveillés tels que Ramana Maharshi, Nisargadatta, Poonja... La parole est toujours vivante...

Malou

Pour ma part, les lectures de « *Jésus et la gnose* » et « *Pensée de Jésus et Sagesse orientale* » d'Émile Gillibert, m'ont permis de modifier ma vision sur des zones qui étaient encore floues et qui du coup me portent vers des interprétations fausses, colorées des restes d'un enseignement ancien.

Ainsi notamment l'idée que nous naissons et nous mourrons un point c'est tout. C'est notre condition d'homme comme tout ce qui vit dans l'univers. Il faut accepter tout simplement cette mort là. Cependant c'est « ici et maintenant » que la conscience d'être relié au Principe dont nous sommes tous une émanation (ou d'où nous venons tous et donc que nous possédons en nous et qu'il nous faut retrouver) peut s'élaborer. Être conscient que nous sommes ce Principe qui est et sera de tout temps. Pour cela il faut réussir à mourir au monde, cette mort là apporte la vie. C'est être *au* monde sans être *du* monde. C'est vivre au quotidien en accord avec soi sans tomber dans les pièges et le bruit du monde.

Donc pas de distinction corps et âme. Mais trois étages : corps – âme – esprit. Le 3ème demande une disposition particulière. Il faut être animé de cette « nostalgie » du « qui suis-je » d'où est-ce que je viens ? Qui conduit « la quête » ?

Donc pas d'ailleurs ni d'après. C'est ici que tout se joue uniquement.

Au quotidien, il faut donc être capable de garder les distances qui correspondent à la conscience d'être que l'on possède. C'est ne plus avoir de volonté mais « être » tout simplement. D'ailleurs ces agissements de l'entourage sautent aux yeux et aux oreilles en effet. Ils permettent d'autant plus de se retirer de l'autre côté.

Yves

Pour le gnostique, il n'y a pas lieu de fuir la société et il est bien sûr toujours possible de vivre dans le monde sans être du monde. Pour lui il n'y a aucun but à atteindre, aucun effort à faire - sinon cesser de faire - et c'est bien ce qui le différencie des religions qui promettent un paradis en récompense d'une foi aveugle en des dogmes établis. Il nous faut bien sûr vivre et puis mourir mais puisque nous ne sommes pas ce corps, qui donc vit, qui donc meurt ? En ce sens nous sommes déjà immortels, puisque nous sommes le Principe, ici et maintenant. *Donc pas d'ailleurs ni d'après. C'est ici que tout se joue uniquement.*

Qui conduit « la quête » ? Simone Weil disait quelque part qu'il y a dégradation dès lors que l'on parle de quête de Dieu par l'homme, c'est en réalité Dieu qui nous cherche et non l'inverse. Croire chercher Dieu, c'est en quelque sorte se prendre pour autre que Lui alors que Lui seul est et que nul ne peut L'atteindre que par Son propre regard.

Chercher à se connaître soi-même, c'est accepter de disparaître. Le « Qui suis-je ? » est le début et la fin de toute quête initiatique. Il n'y a de réponse possible à cette question si le « je » ne s'efface. Il n'y a personne qui puisse recevoir de réponse à une telle question. S'il reste une personne, elle est de trop. Il n'y a que Cela. La libération n'est rien d'autre que ce merveilleux sentiment d'être.

Nous nous sommes tellement habitués à notre moi que nous avons peur de le perdre. Et pourtant il faut bien lâcher prise. Le dernier tour de l'ego c'est de faire croire qu'il veut obtenir la libération pour lui-même et qu'il accepte de se sacrifier pour mieux trouver son salut. L'ego ne peut rien obtenir : il ne peut que se perdre en perdant l'illusion d'exister. Mourir à soi-même, ce n'est rien d'autre que ce simple constat de l'irréalité du moi. Le moi ne meurt pas sauf à une fausse existence, à l'ignorance.

Malou

Le « Heureux celui qui était déjà avant d'exister » signifie cette conscience d'être comme ce qui est de tout temps donc la conscience du retour à l'origine. Retrouver les yeux du petit enfant avant qu'il n'entre dans les formats que la société construit !

Donc l'immortalité n'est pas pour les hommes, c'est ce que finit par dire un beau conte persan que j'ai dans mon sac. Il dit comment un père conduit son fils sur la voie de la connaissance, il lui ouvre le chemin qui lui fait voir « l'origine », (le paradis) et l'image est celle-ci : une clairière baignée de lumière où coule une source, près de la source pousse un grand chêne et sous le chêne, une petite maisonnette dans laquelle une femme vieille et pourtant jeune tisse une toile avec ses propres cheveux, la toile d'éternité ; après avoir vu, il peut revenir dans le monde et continuer sa vie d'homme « qui connaît ».

« Le chant de la perle », je mettrai ce conte aussi dans ma besace. On est ramené à soi, à sa solitude. Le monde, l'univers ramené à ce qu'il est lui aussi, sans autre volonté affabulatrice. La transformation, passage au-delà de la forme s'effectue dans cette conscience de soi, au milieu du monde qui crée l'illusion. Cette conscience manifeste d'autant mieux qui je suis par contraste avec ce qu'est le monde et comment vivent les hommes. En effet, c'est une immense libération. D'où un regard changé qui se pose à la marge des tribulations du monde et l'observe sans y participer. La vie est ailleurs, en soi ! Le monde devient un théâtre, une grande farce d'où je m'extrait car je ne m'y reconnais pas et pourtant j'y évolue aussi.

Je réalise l'échafaudage de fiction qui quand il s'effondre laisse apparaître dans sa plus grande simplicité l'essentiel.

Et combien il vaut mieux la plupart du temps se taire.

Et combien les paroles de l'environnement sont vaines, inutiles ou limitées. Mais suis-je pour autant capable de faire moi-même la part de ces choses et d'aller au-delà ? Vigilance !

Yves

« *Heureux celui qui était déjà avant d'exister* ». En vérité le chercheur ne cherche nul autre que lui-même, son être propre, sa nature originelle, son visage d'avant sa naissance. Aussi loin que l'on aille c'est toujours au point de départ que l'on revient. Le spectacle du monde est comparable à une vaste scène, une pièce de théâtre dont je suis à la fois l'acteur, l'auteur et le spectateur, un Grand Jeu que je joue Moi-même avec Moi-même. Pourquoi ? Nul ne le sait. Cela est sans raison. Tel est mon bon plaisir.

Je suis le seul responsable de cette grande farce. Je cherche ce qui en fait est déjà là. Il n'y a à mon sens ni transformation (qui impliquerait un changement de forme) ni évolution (qui suppose une mutation dans le temps) mais simple sortie de rêve dont nous sommes les seuls auteurs. Ce rêve en lui-même n'a aucun sens, sauf de nous amener à en sortir. Le rêve se poursuit sans but : *Aucun vivant ne prend naissance. Il ne résulte d'aucune cause. Telle est l'ultime vérité : il n'est rien qui prenne naissance* (Mandukya Upanishad 3, 48).

Voilà ce que m'inspire ton texte après une première lecture.



Plumes de paon, symbolisent l'immunité aux poisons et par extension la résistance à toutes les séductions du monde.

Croyance , Information & Gnose

"Il serait en soi possible, écrit Nietzsche, que la conservation du vivant nécessite justement des erreurs fondamentales et non des vérités fondamentales."

Nietzsche et l'Ombre de Dieu, D. Franck, Paris, PUF, 1998, p. 294

Aujourd'hui pour l'immense majorité du public et sous quelque latitude que ce soit, la Bible fondement du judaïsme et du christianisme est une œuvre, en apparence chronologiquement structurée, rationnellement construite, et propre à expliquer le rapport spécifique d'un petit peuple particulier avec un dieu unique et appelé à travers le christianisme à devenir le dieu de tous. La croyance s'appuie sur une information solide.

Or il n'en est rien puisque que pour commencer, il ne s'agit pas d'un livre mais de plusieurs livres, première erreur venue d'une mauvaise traduction du grec *biblia*, les livres. Pour faire court et pour donner des exemples topiques, il faut savoir que Moïse n'a jamais lu *la Genèse* (œuvre tardive aux alentours de 500 av. JC) et que le fameux roi David, pour lequel nous n'avons d'ailleurs pas le moindre document archéologique, ignorait tout du *shabbat*. Depuis soixante ans, les exégètes du monde entier regroupés autour de la célèbre École de Jérusalem ont passé au crible les informations et le plus souvent les absences d'informations qui étaient à l'origine des croyances. Parallèlement, en ce qui concerne le Nouveau Testament, c'est avec effarement que l'on constate qu'au Concile de Nicée qui va poser sur l'ordre de Constantin les bases dogmatiques du Christianisme, on doit faire le tri parmi plus de trente évangiles ! Il s'agit pourtant de rapporter, sans rire, la parole de Dieu et pour l'éternité.

A ce stade, l'information ne s'oppose pas à la croyance mais cette dernière la trie et si ce n'était l'autorité de l'empereur, les participants au Concile y seraient encore. **Ce principe de sélection est constitutif de l'information selon les axiomes du modèle orchestral (1)**. La croyance ayant été définie et faute de pouvoir lui donner une meilleure crédibilité, on va définir comme apocryphe, voire hérétique, tout ce qui n'a pas été mis dans "le Canon", nouvelle grille de lecture qui va définir la pertinence. La dialectique mise en place de l'arbitraire génère alors l'information. Parallèlement, on va s'efforcer de construire le temps le plus long possible entre la croyance et l'époque où l'on vit. Il est vrai que beaucoup de contradictions et d'errements se fondent dans la poussière du temps et que la croyance ne peut en sortir que confortée d'autant plus que l'inculture de ceux à qui elle est imposée, est générale.

Il n'y a de croyance que là où le savoir se dérobe. Par le flou qui la caractérise alors, l'information tangible s'efface au profit du merveilleux : tout le monde considère comme une information la montée de Moïse sur l'Horeb. Tout le monde considère comme une information la victoire du berger David sur le géant Goliath. Tout le monde s'accorde à considérer que Moïse a bien retenu les eaux de la mer Rouge. Le simple énoncé de ces informations « merveilleuses » montre bien qu'elles engendrent des croyances puisque nous n'avons aucune possibilité de les contrôler et encore moins de les comparer avec d'autres informations similaires. Songeons que pour Jésus, lui-même, nous n'avons qu'une seule citation historique faite par l'historien juif Flavius Josèphe relatant une rumeur qui avait perduré jusqu'à lui au sujet de ce très mystérieux personnage. La croyance et l'information ne parlent pas le même langage et n'investissent pas les mêmes valeurs, toute confrontation directe entre l'une et l'autre n'a non seulement pas lieu d'être mais est vouée d'avance à l'échec.

Le paradoxe est que la croyance tire sa force de cette faiblesse de fondement rationnel. C'est en quelque sorte son "assurance tous risques", selon l'expression consacrée de C. Bossuet, contre le temps, le déracinement, la démobilisation.

L'information dans ces conditions a toutes les peines du monde à réfuter une croyance. Celle-ci en effet, au fil des siècles, s'est enracinée dans l'inconscient collectif, s'est sacralisée au point que la réfuter, c'est souvent risquer sa vie et, par exemple, en ce qui concerne la Bible, il faudra tout l'effort des siècles modernes et des Lumières pour réfuter nombre de croyances du judéo christianisme. Pour faire court, que l'on songe au vieillard Galilée se rétractant pour éviter les tortures de l'Inquisition. Cela ne veut pas dire que la nouvelle information qui va réfuter la croyance n'est pas comprise par les puissants du moment. On peut imaginer que les papes de l'époque sont suffisamment intelligents pour admettre le système copernicien et la réalité des lois de Kepler mais ils ont en charge « le peuple chrétien » fait de millions d'analphabètes plus ou moins affamés et qui eux ne voudront pas changer de croyance sous peine de faire imposer l'Église elle-même. L'évolution des connaissances, et en l'occurrence une découverte scientifique, si elle n'est pas appropriable, peut être déstabilisante.

En réalité, il faudra attendre les Lumières et la longue marche de la démocratie et de la liberté de pensée individuelle pour que les informations puissent réfuter des croyances. L'ancienne croyance perdure alors comme symbole ou image mythique qu'elle aurait dû toujours être. La croyance sous cet aspect constitue le ciment social du groupe, mais on croit ou plutôt on a confiance, dans ces récits dont le caractère de fiction n'échappe pourtant à personne.

Bien avant le XVIIIe siècle européen qui sera la marque de ce retournement, nombre de grecs avaient assimilé leurs croyances à ce point de vue et quand Ératosthène démontrait, mathématiquement et physiquement, que la terre était un globe de 40000 kms de circonférence et qu'il tournait autour du soleil, il ne jetait nullement à bas le culte des Dieux. C'était deux siècles avant notre ère et il faudra dix huit siècles pour que les occidentaux modernes reprennent ce chemin plus salubre. C'est peut-être ce que l'on appelle « *la longue nuit* » du Moyen Age. L'époque où la croyance se dressait immuable face à toute information attentatoire aux constructions de la légitimité. Jusqu'au XVIIIe siècle, l'information orale et le témoignage priment sur la preuve scientifique ou archéologique. Le carbone 14 en révélant la date réelle du Saint Suaire de Turin, aux alentours du XIIIe/XIVe siècle, n'a pas remis en cause la résurrection qui est le fondement de la chrétienté. Pas plus que la théorie de l'évolution n'a détrôné Adam et Eve. Le XXe siècle a suscité une nouvelle croyance dans le progrès technique et paradoxalement a été le lit du créationnisme.

Libre à ceux qui le veulent de continuer à croire à la lettre "le livre", comme aujourd'hui « les créationnistes » qui ne veulent entendre comme chronologie que celle de la Bible où Dieu créa le monde en six jours et tant pis pour les dinosaures ! "*Il n'est pas anormal que l'examen scientifique du merveilleux soit vécu par ses adeptes comme attentatoire (on nous dépouille de notre passé)*" (2) jusqu'à Georges Bush qui a plaidé pour un retour à l'enseignement de la théorie de "la création intelligente" en opposition à celle, scientifique, de l'évolution du naturaliste Charles Darwin. Par définition, la croyance n'a pas besoin de preuve.

(1) Louise Merzeau, Sciences de l'information et de la communication, Théorie de l'information, "*Théorie orchestrale*"

(2) Régis DEBRAY, Dieu un itinéraire, chap. II : "Un terminus nommé origine", Paris, O. Jacob, 2001, p. 49

ADVAITA BODHA DEEPIKA

ou

LA LAMPE DE LA CONNAISSANCE NON DUELLE

Traduction Anasuya Le Mercure Dauphinois Janvier 2011

Les grands sages de l'Inde, tel Shankaracharya, ont légué à l'intention des chercheurs de vérité nombre de textes majeurs, comme par exemple le commentaire des Vedanta Sutra. C'est l'essence de cet enseignement qui par la suite a été condensé en versets sanscrits par Sri Karapatra Swami, sous le titre « *Sri Advaita Bodha Deepika* » (« *La lampe de la connaissance non duelle* »). Traduit plus tard en prose tamoule, il ne subsiste plus aujourd'hui que huit des douze chapitres initiaux de cet ouvrage. Ceux-ci se déclinent ainsi qu'il suit : Adhyaropa : la surimposition ; Apavada : la suppression de la surimposition ; Sadhana: les modes d'accomplissement ; Sravana : l'écoute ; Manana: la méditation; Vasanakshaya : l'annihilation des imprégnations latentes ; Sakshatkara : la réalisation directe ; Manonasa : l'extinction du mental.

Le premier chapitre intitulé : Adhyaropa (la surimposition), affirme l'unicité du Soi. Le Soi est l'Un. Il est non duel et non duel seulement. En Lui, il n'y a ni mort ni naissance puisqu'il n'y a personne pour naître et personne pour mourir. Seule l'ignorance obscurcit Sa vraie nature. Par son pouvoir, l'ignorance recouvre le Soi du voile de l'occultation. Aveuglé par les ténèbres, l'être limité n'est pas accessible à la lumière du Soi. Il n'y a pas de lumière en lui. Il croit que le monde matériel est stable et permanent car il est le jouet de l'illusion. Or c'est l'ignorance qui projette les êtres, le monde et même Iswara et c'est l'ignorance qui les présente comme réels. Telle est l'unique source de l'illusion. : « *En vérité, il n'y a ni naissance ni mort; personne pour naître ni mourir; rien de la sorte!* » (I ; 13-17).

Seul celui qui est qualifié peut lever ce voile de l'occultation et atteindre la connaissance. C'est ce que nous voyons avec le second chapitre intitulé : Apavada (la suppression de la surimposition). Il ne suffit pas d'être érudit et de répéter comme un perroquet la lettre des écritures. L'investigation (l'attention sans intention) est le meilleur moyen d'atteindre la connaissance. « *En vérité, l'ignorance n'a pas de commencement, mais elle a une fin... Comme le lever de soleil qui disperse les ténèbres de la nuit, la lumière de la connaissance disperse celles de l'ignorance* » (II- 2).

Avec la Sadhana (les modes d'accomplissement), nous voyons que la véritable ascèse n'est autre que la pacification du mental. Le Soi est immuable. Associé au mental il semble en apparence prendre les teintes de ce dernier et paraît aussi instable que lui. Il n'en est rien. Il ne s'agit que d'une fausse surimposition. La fameuse instruction de Ramana Maharsi « *summâ iru* » (*reste tranquille*), souvent mal comprise, doit être interprétée dans le même sens : reste toujours dans le Soi car là est ta véritable demeure. Les Ecritures ne servent que de poteau indicateur, elles ne peuvent remplacer la paix intérieure : « *Ce qui est décrit de différentes manières dans les Ecritures sous le nom de connaissance, libération..., n'est autre que la tranquillité mentale* » (III- 19). Avec Sravana (l'écoute), il nous est proposé un mode d'investigation très simple. Ce mode consiste à écouter parler de la Vérité, à s'interroger sur la nature de la Vérité, à contempler la Vérité... A force de s'imbiber de l'écoute du Soi, le chercheur parvient à une connaissance indirecte. Il sait désormais que le Soi est l'unique réalité. A force d'écouter la Vérité, on finit par devenir, mieux par être Vérité : « *La même idée a été reprise par Sri Sankaracharya dans son Vakyavritti : tant que le sens de la parole sacrée « Je suis Brahman » n'est pas réalisé dans toute sa vraie signification, il faut pratiquer sravana* » (IV 2-4).

Manana est traduit par la réflexion, ce qui doit s'entendre par la réflexion du Soi en l'être. Manana qui signifie l'investigation par la question « QUI SUIS-JE ? ». La connaissance directe ainsi acquise grâce à la recherche intérieure met fin à l'occultation du Soi. De même la connaissance de TU dans « CELA TU ES » est identique à la connaissance de CELA : « *En raison de l'absence d'investigation, le Soi a été perdu de vue; pour le retrouver, l'investigation est nécessaire... A moins que les yeux de la connaissance ne soient ouverts par l'investigation, le Soi ne peut être réalisé* » (V; 13-14). La véritable méditation permet l'éradication

des tendances latentes (Vasanakshaya), qui restent autant d'obstacles sur la Voie. Avec elles disparaît le mental analysé comme l'attribut limitatif (upadhi) de l'individu : "Dès lors, les Ecritures ne servent plus à rien : "Leur objectif est d'enseigner la vérité. Une fois cela acquis, que pourraient-ils t'apporter d'autre? Continuer à les étudier serait une considérable perte de temps et d'efforts. Alors mets-les de côté et commence à méditer sans relâche » (VI; 3-6). Il suffit d'être vide des pensées pour annihiler le mental (Manonasa). Qui est libre des pensées est Dieu lui-même. En vérité, il n'y a ni servitude ni libération pour le SOI : "La pensée est l'imagination. L'état vide de pensées est la béatitude suprême (Shivasvarupa) » (VII 5-10).

Dans le prochain Cahier, nous publierons quelques extraits de ce beau texte, aimablement sélectionnés par Anasuya.



PRESENCE

Je suis l'auteur du discours et de la parole. Néanmoins, je ne mets pas sur le même plan le discours issu du monde des images et la parole expression de la vie. Je suis la Vie ; cependant je ne confonds pas la Vie avec ce qu'il est convenu d'appeler la naissance à la vie. L'une est éternelle, l'autre est séparation mortelle, à moins qu'elle ne fasse retour à l'état d'avant la conception.

*Au temps où vous étiez Un,
vous avez fait le deux,
mais alors, étant deux,
que ferez-vous ?*

Naître, c'est se vivre séparé de ce qui vous conçoit, dans l'ordre de la chair comme dans l'ordre de l'Esprit. Faire le deux Un, c'est recourir à la médiation de la parole pour retrouver l'unité perdue.

Séparé dans l'ordre de la chair, le nouveau-né est encore pour un peu de temps un avec l'Esprit.

La sympathie, dans son acception totale, supprime la séparation entre celui qui souffre et celui à qui il se confie. Alors, la sympathie est silence, don, écoute, transparence. Le don confiant et l'accueil spontané fusionnent. C'est un dessaisissement réciproque. D'un côté, on s'abandonne, de l'autre, on abandonne tout savoir, tout pouvoir, tout avoir. Faisant table rase de tout ce qui peut interférer, on offre une béance sans limites à celui qui souffre dans ses limites. On s'est défait de toute résistance et on a régressé jusqu'au stade initial, celui d'avant l'imaginaire. On est totalement présent dans ce qui se dit, dans ce qui se vit avec difficulté. On est totalement présent à l'effritement des repères. On offre le vide à l'image détériorée qui cherche une autre image. C'est reçu alors comme une invitation à ne pas laisser se reformer une autre image, à ne pas reprendre appui sur une fausse sécurité, mais à demeurer dans ce qui demande à être reconnu, à être vécu et qui ne peut l'être qu'en dehors de l'imaginaire. Le vide répondant au vide, c'est l'unité réalisée dans la dissolution de l'image. Le corps souffrant à l'invité de son jumeau ouvert et offert actualise alors ce qu'il accueille en dehors de tout souvenir et de tout désir. La souffrance, grâce à la rencontre, a conduit à la mort initiatique. Celui qui est mort de son vivant réalise une qualité d'écoute à nulle autre pareille. Quelle invitation à mourir que de témoigner de cette mort même ! Quelle libération que d'abandonner quelque chose d'illusoire !

Emile

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

APHORISMES

Paroles de l'instant

L'instant et l'éternité ne font qu'un.

Mon corps vieillit, pas l'instant.

*

Aime simplement.
Tout simplement.

*

Ecrire c'est enfanter.

*

Le rêve est une réalité.
La réalité n'est pas un rêve.

*

Tuer le temps ?
C'est lui qui nous tue !

*

Prise directe avec soi-même, c'est l'instant.

*

Le tout est un monde à part ; un monde à part entière dont on a une part en soi,
que l'on habite totalement.

*

Nous croyons que la mort nous attend.
C'est nous qui l'attendons.

*

C'est sur l'instinct de conservation que s'appuie l'ego.

*

Désencombrons-nous !

*

*L'éternité nous rattrape
à chaque instant.*

Sorti nu de ma mère, c'est la vie.
Entré nu en toi, c'est l'amour.

*

Tes mains font naître par tout mon corps des filigranes de soie
qui m'apprennent à t'aimer.

*

Ton ventre est au printemps par lequel, soudain, tu es deux.

*

La vie est une épreuve au sens où il faut se prouver, et prouver, que l'on veut vivre.

*

Il n'y a pas d'équilibre à trouver entre le corps et l'esprit.
Juste la vie.

*

L'enfer ce n'est pas les autres, c'est l'attente.
La toujours trop longue attente du pire.
Ou de l'impossible.

*

Mais il y a l'espoir.

*

Attendre c'est pactiser avec le temps.

*

L'instinct de conservation m'impose de rester en vie, à mon corps défendant.
Mais qu'attend-il encore de moi ?

*

D'aphorisme en aphorisme s'égrène l'instant sans trahir son unité.

*

Jacques Lelong

L'Enfant

Mû par la pensée, polarisé par la foi, il voulut devenir quelqu'un, une sorte de grand personnage, grand dans le temps, plus encore dans l'éternité.

Dans le temps, c'était facile, dans l'éternité aussi. Avec des rêves plein la tête et un credo impeccable, il pouvait faire le voyage, et quel voyage !

C'était compter sans les incidents de parcours, et Dieu sait s'il y en eut et de bonne heure.

Alors, il s'est dit que le temps arrangerait les choses, qu'il atténuerait les passions, que la théologie n'avait peut-être pas dit son dernier mot...

En attendant, il fallait vivre avec ses contradictions.

Le champ de la pensée et de la foi devenait celui des problèmes insolubles et des questions sans réponse.

Croyant naïvement à l'alliance du sabre et du goupillon, il voulait monter en même temps le cheval de César et celui de Yahvé. C'était aussi insensé que de chercher à bander deux arcs en même temps.

Et que dire de cette ivresse qui ne le quittait ni jour ni nuit à tel point qu'il buvait sans discernement le vin vieux et le vin nouveau, mettant confusément celui-ci dans de vieilles outres et celui-là dans des outres neuves !

La même inconséquence le faisait coudre du vieux sur du neuf comme si la pure spontanéité pouvait tolérer la maniaquerie.

Il fallait sortir de l'impasse sans fuir vers le ciel ni être à la solde de César. Comment ? Le désarroi était à son comble.

Cependant, lorsque le chercheur est sérieux, le gourou le trouve. Or le gourou, ce peut être un homme, mais aussi une épreuve, un événement... En l'occurrence ce furent des paroles de feu : *Celui qui est près de moi est près de la flamme, et celui qui est loin de moi est loin du Royaume.*

Etre loin, c'est être dans cet état aliénant générateur de contradictions et de conflits. Mais cet état n'est pas l'état originel : *Au temps où vous étiez Un, vous avez fait le deux ; mais alors étant deux, que ferez-vous ?*

La voie de l'Unité originelle lui commandait de se désidentifier du grand personnage pour retrouver l'enfant qu'en fait il n'avait jamais quitté.

L'aube annonçait la fin de la longue nuit de la pensée et de la foi. Néanmoins le temps qu'il lui restait pour faire le Un était court, extrêmement court. Son impatience se traduisait en tension. Cependant un jour il lut : *Supprimez la sensation d'être séparé et il n'y aura plus de conflits.* Ce fut un éclair. Un autre jour, il lut encore : *Qu'est-ce que le non-être qui fait si peur ? Ce n'est que le non-être-moi. Et non être-moi, c'est être tout.* Ce fut un autre éclair. Depuis les éclairs se multiplièrent et c'est ainsi qu'il sortit de la longue nuit de la pensée et de la foi.

Emile Gillibert

BIBLIOGRAPHIE

ASHTAVAKRA GITA.

Traduit du sanskrit par Hari Prasad Shastri
Ed. ARCHE MILANO 1980 Traduction française de HJ Maxwell & ML de Robillant

Je trouve en ce texte un condensé de ce que j'ai entendu de la bouche d'Emile pendant 12 ans, rien qui contredise les propos de ceux que je considère au sommet de l'Esprit comme Nisargadatta ou Poonja, et une formulation directe, simple et sans précaution des clés de la Gnose. L'Auteur, quel qu'il soit, a trouvé l'essentiel, il s'y est arrêté et il s'y maintient. L'essentiel étant engageant pour se désengager, le non-concerné passe à autre chose...

La question centrale du Gnostique est, selon Emile : « Qui suis-je ? ». L'Ashtavakra Gita ne fait que répondre à cette question centrale sans dévier.

Chapitre 1, verset 3 : « Tu n'es ni terre, ni eau, ni feu, ni air, ni éther. Sache que ton Soi est Témoin de cela et différent de cela, si tu veux atteindre la libération. »

Chapitre 1, verset 7 : « Tu es le seul sujet de tout, et de fait toujours libre. La cause de ta servitude imaginaire est que tu attribues la subjectivité aux objets plutôt qu'au Soi. »

Nous sommes au cœur de l'Advaita, la non dualité, qui est la clé majeure à condition que je sache me positionner moi-même par rapport à cette affirmation de l'unicité absolue de l'être, du sujet. S'il n'y a qu'un seul sujet, qui suis-je donc ? Moi qui dis « je » et qui me perçois comme « étant », je suis forcément ce sujet unique, malgré que je me sois provisoirement construit en tant qu'individu sur le pilier central de la dualité, de la différenciation, et le monde avec moi. Ma servitude qui se reconnaît par le simple fait de ne pas être bienheureux, est imaginaire, et elle tient à ce que moi, le seul sujet de tout, l'unique être, je délègue ma qualité première, celle d'être, la subjectivité, aux objets. Quels sont ces objets qui m'asservissent, même imaginativement, parce que je leur fais un tel cadeau princier ? Pas seulement la matière inerte comme indiqué dans les commentaires de l'édition, mais tous les objets mentaux qui défilent sur l'écran de ma conscience, à commencer par ce corps-là qui a permis ma construction en temps qu'individu, et tous ces corps-ci qui constituent l'humanité des plus proches aux plus lointains. Alors que la subjectivité ne revient qu'au seul Soi, moi, à qui s'adresse l'auteur, je pratique du matin au soir un acte fondateur de la manifestation, je donne vie et identité aux formes qui se meuvent dans le mental, à commencer par celle que je prends pour moi-même. Or, je suis dépourvu de forme dans ma véritable nature où je désire m'établir. Il est facile de distinguer quel est l'acte des peuples animistes qui accordent l'idée d'une âme, donc d'une identité individuelle forte, à des animaux, des plantes, des objets autres qu'humains, il est plus difficile de voir comment le consensus psychique dans le processus de la manifestation me fait faire la même démarche pour l'humain, dont « moi-même », cette idée centrale qui me concerne.

Le verset 7 du chapitre 1 de l'Ashtavakra Gita est le pendant du verset 6 du poème IX d'Abd El Kader : « l'autre n'a d'existence que celle, imaginaire, érigée par vous en sensible ». Je suis ce « vous », et « l'autre » désigne au même titre, l'idée individualisée que je me fais de moi-même avec l'image associée de ce corps, comme la conception imagée « des autres ». Tous fantômes que Maître Eckhart qualifie de pur néant.

Chapitre 1, verset 10 : « Tu es cette Conscience, la suprême béatitude dans laquelle le monde apparaît comme un objet imaginaire, comme un serpent dans une corde. Sois heureux ! Tu es Cela ! ».

L'Évangile de Thomas
Une lecture juive d'un apocryphe
par Frank Lalou
aux Editions Desclée de Brouwer, Paris.

Par cet ouvrage, Frank Lalou tente de démontrer à la communauté juive que l'Évangile selon Thomas est un message d'essence juive.

Pour plus de prudence, il s'appuie non pas sur le texte copte mais sur la traduction en hébreu qu'en a faite Amir Or. Cela facilite évidemment la démonstration.

Sans hésiter, il met dans la bouche de Jésus la phrase de Matthieu dans son Évangile : « Il faut accomplir et non pas abolir la Loi de Moïse », phrase que la plupart des exégètes considère comme étant un ajout de Mathieu destiné à démontrer aux juifs que Jésus était dans la lignée de leur religion.

On pourrait encore citer quelques flatteries destinées à la communauté juive, comme celle par laquelle Frank Lalou rappelle que Marx, Freud et Einstein étaient juifs, remarque dont on se demande ce qu'elle vient faire dans un tel ouvrage.

Frank Lalou a un certain mal à expliquer que les trois logia qui dénie toute valeur aux rites, à savoir les logia 6, 14 et 104, sont d'essence juive. Il y parvient en disant que Jésus « exagère ».

De même, pour les quatre logia (55, 79, 99 et 101) par lesquels Jésus récuse la relation à la mère, récusation qui est, c'est naturel, difficilement acceptable pour un juif.

Mais ce qui est cocasse, ce sont les précautions que prend Frank Lalou lorsqu'il explique à ses lecteurs le logion des marchands (logion 64) ou le logion du prêt à intérêt (logion 95), ne se souvenant pas qu'à l'époque de Jésus, les juifs n'étaient pas plus marchands ou banquiers qu'ils n'étaient cultivateurs ou artisans !

Frank Lalou affiche son estime pour Emile mais continue à défendre une conception de la relation de l'homme à l'Absolu, totalement opposée à celle d'Emile. En effet, pour Frank Lalou, l'homme a été doté par Dieu du libre-arbitre afin qu'il puisse réaliser sur terre les œuvres que Dieu attend de lui.

On peut cependant remercier Frank Lalou de quelques rapprochements intéressants.

Ainsi, pour le logion 7, Frank Lalou rappelle que, le lion étant le symbole du pouvoir en Judée, on peut interpréter ce logion comme exposant que, si l'homme peut maîtriser le pouvoir, il peut aussi être « mangé » par lui, mettant ainsi le logion 7 dans la perspective des logia 81 et 110.

De même, pour le logion 61, du dialogue entre Jésus et Salomé, Frank Lalou fait un rapprochement judicieux avec le Cantique des Cantiques.

Enfin, en plus d'être écrivain, Frank Lalou est calligraphe et a publié, à ce titre un ouvrage intitulé « Les 22 clés de l'alphabet hébraïque ». Frank Lalou considère donc que chaque lettre de cet alphabet est un signe de Dieu, comme si l'Absolu ne pouvait parler qu'une seule langue : l'hébreu ; éternelle paranoïa collective des inventeurs du monothéisme.



Les dernières paroles du Christ
L'Évangile primordial
par Herbert Ziegler et Elmar Grüber
aux Editions Le jardin des Livres

Herbert Ziegler a passé sa vie entière à traduire les Évangiles à partir des plus anciens manuscrits. Il mourut en 1998 peu après avoir terminé cet ouvrage, et avait demandé à ses enfants d'en donner le manuscrit à Elmar Grüber pour qu'il l'édite, ce que ce dernier fit sous le titre « L'Évangile ultime ».

Herbert Ziegler considère que les deux Évangiles les plus anciens sont ceux de Thomas qui aurait été écrit en 50 et 60, et celui de Marc qui aurait été écrit vers 70.

Pour Herbert Ziegler, les Évangiles de Mathieu et de Luc s'inspirent tous deux de l'Évangile de Marc et auraient été écrits vers 85 et 90.

Herbert Ziegler donne peu de crédit à l'Évangile de Jean, qui aurait été écrit entre 80 et 100.

Concernant Paul, Herbert Ziegler reprend la thèse d'Emile : Paul qui « ne savait tout bonnement rien de la vie et des doctrines de l'homme Jésus », « a inventé la résurrection et l'a placée au centre de sa théologie ». Pour Herbert Ziegler, Jésus a été crucifié mais n'est pas mort sur la croix ; il aurait été recueilli par les esséniens qui l'auraient soigné ; c'est donc un Jésus bien vivant qui serait apparu aux apôtres après sa crucifixion.

Herbert Ziegler attache une grande importance à l'Évangile selon Thomas et écrit : « Pour retrouver les vraies paroles de Jésus, nous devons donc aussi recourir, à côté des Évangiles canoniques, au « Cinquième Évangile », l'Évangile de Thomas ».

Lorsqu'il reconstitue ce qu'il affirme être les vraies paroles du Christ, sous le titre « L'Évangile primordial », Herbert Ziegler s'appuie sur Marc, Mathieu, Luc et Thomas ; mais l'examen des parties de l'Évangile selon Thomas qu'il retient, montre qu'il a soigneusement éliminé tout ce qui fait l'originalité de l'Évangile selon Thomas.

La recension de ce qu'Herbert Ziegler élimine, nous montre vraiment ce que sont les « paroles cachées » de Jésus. En effet, Herbert Ziegler :

- ne retient ni l'Incipit, ni le logion 1,
- au logion 2, ne retient pas la fin du logion depuis « *et quand il aura trouvé...* »,
- au logion 3, ne retient pas la fin du logion depuis « *quand vous serez connus...* »,
- ne retient pas les logia 4, 5, 6 et 7,
- au logion 8, ne retient pas la fin du logion depuis « *parmi eux...* »,
- au logion 10, ne retient pas la fin du logion depuis « *et voici que je le préserve...* »,
- ne retient pas les logia 11 et 12,
- au logion 13, ne retient pas, bien sûr, la fin du logion depuis « *Thomas lui dit...* »,
- au logion 14, ne retient pas les versets 2 à 14 « *si vous jeûnez... ne vous souillera pas* »,
- ne retient pas le logion 15,
- au logion 16, ne retient pas le verset final « *et, debout, ils seront monakhos* »,
- ne retient pas les logia 17, 18, 19 et 21,
- au logion 22, ne retient pas, bien sûr, la fin du logion depuis « *Ils lui dirent...* »,
- ne retient pas les logia 23, 24, 27, 28, 29, 30, 34, 37, 38, 40, 42, 43, 44, 45, 46, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 56, 58, 59, 60, 61, 62 et 63,
- au logion 64, ne retient pas, bien sûr, la fin du logion depuis « *Les acheteurs et les marchands...* »,
- ne retient pas les logia 66, 67, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 77, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 87, 88 et 89,
- au logion 92, ne retient pas la fin du logion depuis « *Mais ces choses...* »,
- ne retient pas les logia 93, 95, 97 (bien sûr), 98 et 99,
- au logion 100, ne retient pas, bien sûr, le verset final « *et ce qui est à moi, donnez-le moi* »,
- ne retient pas les logia 101, 103, 104 et 105,
- au logion 106, ne retient pas, bien sûr, les versets 2 et 3 « *Quand vous ferez le deux Un, vous serez Fils de l'homme* »,
- ne retient pas les logia 108, 110, 111, 112 et, bien sûr, le 114.

Ce que retient Herbert Ziegler, c'est ce qui a transpiré de l'enseignement exotérique de Jésus, sur l'Évangile selon Thomas ; ce qu'il ne retient pas, c'est tout le reste, son enseignement ésotérique, ses « paroles cachées », ce qui nous intéresse.

*

Reza Shah-Kazemi
ISLAM ET BOUDDHISME
UN FOND COMMUN

Préface de Sa Sainteté le Dalai Lama et Introduction de S.A.R le Prince Ghazi de Jordanie - Les Deux Océans, 2010.

Que la paix et l'harmonie s'établissent entre les hommes et entre les peuples est le souhait de chacun, mais l'ignorance et l'attachement aux formes font oublier aux hommes qu'ils sont fondamentalement Un, et que les religions sont ancrées dans une Unité transcendante.

C'est pour sortir les hommes de cet oubli, et leur permettre de se comprendre et de se respecter mutuellement en tant que croyants ou tout simplement en tant qu'humains que S.A.R le Prince Ghazi de Jordanie a confié au Dr. Reza Shah-Kazemi, un des plus éminents spécialistes de la mystique musulmane, également auteur en religion comparée et chargé de recherches à l'Institut d'Etudes Ismaéliennes de Londres, la tâche de rédiger ce livre qui met en évidence entre *Islam et Bouddhisme, un fond commun*.

Bien que l'ouvrage en question relève plus de la recherche universitaire et de l'œcuménisme intelligent que d'une véritable quête gnostique, nous ne pouvons que saluer la présente initiative. L'étude comparative des différentes religions, lorsqu'elle est faite dans un esprit d'ouverture et de dialogue, permet de retrouver facilement les points communs qui les unissent et par-delà ce qui constitue leur source commune: l'Un d'où tout découle. L'initiative rappelle celle du prince moghol Dârâ Shokûh qui dans son ouvrage intitulé "*Le Confluent des Deux Océans*" avait démontré la convergence qui, en dépit des apparences, relie l'Hindouisme et l'Islam. Le soufisme et l'Advaita-Vedanta ne sont en réalité que deux modalités d'une même voie: celle de la Gnose universelle.

*

Le Dr. Reza Shah-Kazemi est l'auteur de nombreux articles et de plusieurs livres dont deux traduits en français : *Ma Miséricorde embrasse toute chose - Les enseignements du Coran sur la Compassion, la Paix et l'Amour* (Lille, France : Editions Tasnîm, 2009) et *Shankara, Ibn Arabi et Maître Eckhart - La Voie de la Transcendance* (Paris : L'Harmattan, collection Théôria, 2010). Il est actuellement directeur et éditeur de l'*Encyclopaedia Islamica* à l'Institut d'Etudes Ismaéliennes de Londres, membre de l'Institut Royal Aal al-Bayt pour la Pensée Islamique à Amman, et membre du comité consultatif de plusieurs revues dédiées aux études comparées des religions.

*

La parfaite réalisation de l'unité, avec ses concomitances de sagesse et de compassion, est exprimée dans la définition même de la sainteté... : "Mon serviteur ne peut s'approcher de Moi par rien qui m'agrée davantage que ce que Je lui ai prescrit. Et mon serviteur ne cesse de s'approcher de Moi par les dévotions volontaires jusqu'à ce que Je l'aime; et lorsque Je l'aime, Je deviens l'ouïe par laquelle il entend, la vue par laquelle il voit, la main par laquelle il frappe et le pied avec lequel il marche."

L'amour de Dieu ne fait qu'un avec Sa compassion, qui à son tour est "inscrite" dans Son Soi-même; si Dieu aime Son serviteur de sorte qu'Il entend, voit et agit par lui, alors la substance de tout ce qui émane d'un tel être ne peut être que l'amour divin en union avec la parfaite connaissance. C'est cette combinaison de sagesse et d'amour aux niveaux les plus élevés et les plus profonds qui surgit de la réalisation du *tawhîd*, lequel ne consiste pas seulement à affirmer un, mais à "réaliser un", rendant réel l'Un à la fois transcendant et immanent....

... Ce parfait reflet de la Face divine transmet la qualité essentielle de la Nature divine, non seulement l'amour en vertu duquel le saint finit par entendre, voir et agir par Dieu, mais aussi la compassion aimante, cette *Rahma* qui est inscrite dans le Soi-même de Dieu. Le saint en vient ainsi à participer au processus par lequel la compassion divine et la connaissance divine embrassent toute chose :

(40:7).

Tu embrasses toute chose dans ta compassion aimante et dans ta connaissance

Le fond commun sur lequel s'accordent les traditions spirituelles de l'Islam et du Bouddhisme est le principe de l'unité absolue, celle dont témoignent les textes révélés des deux traditions, et dont la réalisation, par l'âme individuelle, hic et nunc, constitue le but ultime des deux religions. C'est par rapport aux concomitances de l'unité que les deux religions définissent la sainteté : l'unité exige la parfaite connaissance, laquelle à son tour exige l'effacement total de soi-même dans cette connaissance, et le don inconditionnel de soi aux autres dans la compassion. Le saint - le wali en Islam et l'Arahant/Bodhisattva dans le Bouddhisme - représente le sommet de la perfection humaine; c'est dans le saint que s'accomplissent les buts les plus profonds de la religion en ce monde; c'est par le saint que la religion se réalise dans toute sa plénitude; c'est à travers le saint que la sainteté de la religion est l'objet de l'expérience la plus tangible. La théorie et la pratique, le concept et la réalisation, les idéaux spirituels et les réalités humaines - tout cela se trouve uni dans la personne du saint. Les deux dimensions fondamentales de la sainteté - verticale et horizontale, métaphysique et éthique, divine et humaine - peuvent être considérées comme définissant le fond commun essentiel réunissant l'Islam et le Bouddhisme dans une aspiration commune à l'Un.

Alain Galatis
ÉROS UNITÉ
Les Deux Océans, 2010



Quoi que tu sois et où que tu sois, tu es déjà passé sur l'autre rive; plus rien ne peut t'arriver.

Dans ce nouvel ouvrage, Alain Galatis ne témoigne plus d'un cheminement possible de l'individu vers l'unité du réel mais reconnaît l'évidente primauté de celle-ci. Explorant les multiples facettes, souvent paradoxales, d'un tel changement de perspective, l'auteur se confronte à un obstacle principal : comment considérer le mal et la souffrance face à l'unité? Une telle position l'amène également à une remise en question radicale du travail jusque-là accompli. Il n'y a jamais eu d'individus et le passage du fini à l'infini fut également un leurre. Seul existe l'union du monde. Seule existe la pure fusion amoureuse de ce qui est. Seul existe le réel qui est amour.

*

Mondes mouvants, êtres mouvants. Chacun, ruissellement ininterrompu de l'unique. Multitudes qui se rencontrent, se frôlent, se touchent, se pénètrent, se déversent, se mélangent, l'un dans l'autre infiniment. Rencontre de soi avec soi. L'indifférenciation première. Tout et tous parfaitement présents en chacun. Et chacun présent en tous.

Submergé, liquéfié, tu t'écoules dans le moindre interstice, noyant parfaitement ce qui se produit d'une eau unique. Ce ne sont pas des mains inconnues que tu serres. Ce ne sont pas des visages inconnus que tu regardes. Ce ne sont pas des corps inconnus que tu touches. C'est constamment un seul être qui se déclare. Un seul être qui se reconnaît. Un dans le multiple et le multiple dans l'Un.

Jouissance. Inlassablement, tout se recompose. L'érosion, la décrépitude ne sont plus possibles. Il n'y a que le flux illimité de l'être. Chaque nouvelle vague est la même vague éternelle. Et chaque vague instantanément efface toutes traces... Une seule vague a éparpillé l'édifice. Une seule vague a ramené tous les grains de sable en son sein...

Frémissement du gouffre. Tremblement des paupières. Raz-de-marée de rosée. Pulsation de l'abîme. Souffle de l'amant. Eblouis. Dans la lumière de l'obscurité. Dans le rayonnement de la nuit. Ensevelis par l'invisible. Avant la naissance et avant la mort. Avant la division et avant l'absence. Avant les étoiles et avant le vide. Avant la matière et avant l'esprit.

Chant de l'unique : où la joie et la tristesse s'enlacent, où la détresse est harmonie, où le murmure est cri, où la musique est silence, où le silence est parole.

POESIES

BEMAHARA

*à l'extrême crête indéfiniment
tenter la chute*

Jacques Lelong
(Nef)

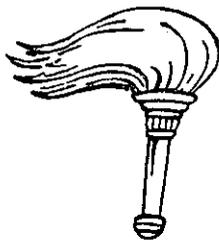
hauts pics déchiquetés
par la pluie et le vent
masques de calcaire blanc
où passent les images

engoulevent des grands tsingy
à l'extrême précipice
perché sur une aiguille
sans souci de l'envol

dentelles de blanche soie
que tissent les nuages
vague surgie des mers
sans se soucier du temps

fine écharpe où défilent
les ombres et les lumières
ton visage est dans mon cœur
car ton visage est sans image

Yves



Chasse-mouches en poils de Yak, sym-
bole de dignité.

MASOALA

*que se lise à nouveau la forêt première
qui porte haut le ciel*

Jacques Lelong
(Ogres)

forêt vierge forêt des origines
forêt qui rencontre la mer
forêt où dansent les arbres
au gré des vents et des courants

lorsque la vie éclot
sur le fil de l'instant
mille chansons d'amour
se répondent en silence

à la cime des rêves
une brume sans brume
accroche les nuages
et tombe sur la brume

lorsque la vie éclot
sur le fil de l'instant
mille chansons d'amour
se répondent en silence

et au cœur du silence
comme au cœur de l'absence
et de l'absence de l'absence
ta présence est toujours

sans fin et sans commencement



Yves

NOSY MANGABE

dévoré l'aurore en son essence

Jacques Rabemananjara

être une île pour soi-même
sans être soi-même une île
naviguer sans relâche
aux confins du grand bleu

n'avoir pour seul trésor
que l'écrin des étoiles
n'avoir aucun avoir
sans le perdre aussitôt

contempler longuement
le tombeau des ancêtres
rester indifférent
à la perte de son être

est-il possible qu'une île
soit le reflet d'une autre
sans que cette autre soit
le reflet d'aucune autre



Yves Moatty

De moi à toi, nul chemin
Pourquoi veux-tu venir à moi ?
Qui a mis dans ton cœur
L'angoisse d'être séparé ?
C'est moi qui opère le retour
Comme j'ai engagé la sortie
La différence
Objet de ton aliénation
Je l'engendre et l'annule
Pour mon plaisir
Déjà abolie depuis toujours
Tu la vis comme une déchirure
Et quant tu cries vers moi
L'un n'est en rien affecté.
A tes yeux, l'éveil éclot comme la rose
C'est un soleil à l'horizon de ton cœur
Une présence après l'absence
Un retour après l'abandon
Un repos après le mouvement :
Apprends mon dernier secret :
La vision simultanée
Je contemple sans cesse
La beauté de mon reflet.
Tu es ma conscience parmi les consciences
Je t'ai créé pour la joie de me voir
Tu es l'objet de ma vision
Je me vois en te voyant
Je te vois en me voyant
Je suis toi tu es moi.

25. 05.1982

Entre sommeil et veille
le singe fou bride sur le cou
se livre au dévergondage
Machine à faire des images
Il les associe en les tirant par les cheveux
et cela fait un mélange des plus farfelus
L'observateur jette un regard amusé
Sur ce monde à l'envers
Puis tire lentement les rideaux
La scène à son tour disparaît
A sa place un écran béant
Il a la mouvance d'un fleuve
Et la brillance d'un miroir
La continuité est comme noyée
Dans un vide sans appui
Un vide frémissant
L'histoire est annulée
Avant de choir comme une défroque
On pouvait à volonté
La ralentir jusqu'à l'immobiliser
Ou la précipiter dans une fuite éperdue
Risible avant de disparaître
Devant l'indispensable
Tout à l'heure impensable.

30.05.1982

Emile Gillabert



Que viennent à moi
Les oiseaux de l'obscur

Et la question
Qui n'a pas de réponse,

Que se portent ici
La cendre

Et le regard aveuglant
De l'aveugle,

Que la parole s'ouvre
À la parole,

Que la lumière soit enfin
Dans la lumière !



Yves Namur

Extrait de *Les ennuagements du cœur*
(Collection Terre de Poésie)
Les Editions Lettres vives

Redoutant l'air
qui se renouvelle,
le mental répugne
à ouvrir la fenêtre

Faisons fi de ses peurs confinées,
allons jouer dehors
comme les petits enfants
sous le soleil et le vent

Élevons s'chapes et moutons
au nez de humeurs nouilles,
cœur dans les bras
exposés et vulnérables
comme les petits marseillais
sous l'œil triomphant
des chasseurs d'origine

Viens, donne-moi la main.
Laissons Noël aux feus sérieux
Ils le veulent plus plantureux
que l'an dernier

Laissons souvenirs et projets
Le vrai Noël est à l'an libre
Pardonnez le main dans la main
sous le soleil et le vent

Ernie

Charade

Je suis partout
Je suis toujours
de main
pas plus qu'un
n'a de sens
ailleurs a froid
de n'être pas ici

Ma main sur ta hanche
façonne les univers
le geste me dévoile
soulève le voile
de ta méprise
n'aie crainte
le charme opère
à ton insu.

Je suis l'unique
ma présence est absence
de ce qui n'est pas moi
tu es de n'être pas
autre que moi
tu dis "Je suis"
pour le bonheur de me nommer

JE
et de laisser exprimer
une conjugaison
des modes et des temps
aider mais duranée



Noël 1991